

ce point encore, je devrai m'en référer à de précédentes publications, car j'en ai plus à retracer l'évolution littéraire en Grèce, à montrer comment tous les genres, lyrique, épique, dramatique, même philosophique, sortirent, par un développement naturel et logique, de l'opéra-ballet des Hellènes primitifs; comment, durant la période dite attique (v^e et vi^e siècles) et sous l'influence d'Athènes, la prose, c'est-à-dire le propre langage de la raison et de la science, succéda à la poésie, mais en en conservant d'abord la couleur; comment cette prose évolua à son tour, et toujours dans le même sens, c'est-à-dire en devenant de plus en plus raisonnable, exacte, philosophique. « Pour la sobriété du style, la sûreté des appréciations, la portée des réflexions, Thucydide et Polybe sont bien plus près de notre temps que de celui d'Hérodote et, si la prose de Platon rappelle encore trop celle des anciens philosophes grecs, le style d'Aristote est, au contraire, en dehors de sa métaphysique, celui d'un savant et d'un homme d'État¹. »

Mais, comme toute cette évolution s'est opérée spontanément, naturellement, sans emprunt étranger, la littérature hellénique l'a accomplie en conservant le caractère, qu'elle avait imprimé les âges primitifs. Non seulement elle garde toujours la mesure, le bon goût, la sobriété, mais elle n'aborde guère que des sujets d'intérêt commun; jamais elle ne s'égaré dans les minuties des genres trop individuels; la peinture analytique des « états d'âme » personnels la tente extrêmement peu. En résumé, de ses commencements à son déclin, elle reste grecque; sans doute, elle ne se fait pas faute d'helléniser nombre d'idées étrangères, mais sans jamais les copier servilement: elle n'a pas le goût des « restitutions » archaïques ou exotiques. Mais une pareille race, douée d'une mentalité si spéciale, était nécessairement, et plus qu'aucune autre, destinée à

1. Ch. Letourneau, *l'Évolution littéraire*.

s'illustrer par la culture de la philosophie et des sciences. Nous allons maintenant la suivre sur ce terrain.

IV. — LA PHILOSOPHIE HELLÉNIQUE

Jusqu'à présent, et pour toutes les races que nous avons examinées, je me suis appuyé, entre autres caractères, pour apprécier le degré d'évolution mentale, sur la manière dont on comprenait la parenté. Or, nous avons vu que l'homme, l'homme en général et de toutes les couleurs, alors qu'il en arrive à se préoccuper de la consanguinité, ne constate d'abord que la descendance utérine et ne soupçonne même pas la parenté du père et des enfants. Que la Grèce ait aussi passé par cette phase inférieure du développement mental, on n'en saurait guère douter; mais la preuve directe fait défaut, et le clan hellénique, le γένος, tel qu'on a pu le connaître dans la période protohistorique, est déjà en pleine famille paternelle; même il en a outré l'idée et en est arrivé à se tromper d'une autre manière que les premiers ancêtres, en ne comprenant plus que la lignée paternelle, c'est-à-dire le père et les descendants par les mâles à l'infini ¹. Dans cette théorie familiale, la filiation utérine ne compte plus; même la mère n'est plus parente de son fruit. Cette étrange manière de voir, qui fut aussi celle de l'Inde brahmanique ², est très naïvement exposée par Eschyle dans ses *Euménides* ³, alors qu'en présence de Minerve il fait juger Oreste parricide par les Aréopagites; tandis qu'Apollon, jouant le rôle de défenseur, dit expressément: « Ce n'est pas la mère, qui engendre ce qu'on appelle son enfant: elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein. Celui qui en-

1. G. Teulon, *Origines du mariage*, p. 364.

2. *Code de Manou*.

3. Eschyle, *les Euménides*.

gendre, c'est le père. La femme, comme un dépositaire étranger, reçoit le germe, et, quand il plaît aux dieux, elle le conserve. La preuve de ce que j'avance, continue le dieu, c'est qu'on peut devenir père sans qu'il soit besoin de mère : témoin cette déesse, la fille de Jupiter, du roi de l'Olympe. Elle n'a point été nourrie dans les ténèbres du sein maternel, et quelle déesse eût jamais produit un pareil rejeton ? » Devant cette argumentation, les juges hésitent ; mais le vote de Minerve entraîne l'acquiescement ; car les voix exprimées se balancent exactement. Or, dans ce cas, le droit grec voulait que l'accusation fût abandonnée. En votant, la déesse motive son jugement : « C'est à moi à porter le dernier suffrage ; je le donne à Oreste. Je n'ai pas de mère, à qui je doive la vie ; ce que je favorise partout, c'est le sexe viril, etc. » Apollon et Minerve se basent donc sur un cas mythique d'immaculée conception pour nier la parenté utérine. Or, c'est précisément ce que j'ai fait récemment en sens inverse pour expliquer comment les hommes primitifs ont pu ne voir que cette même parenté utérine et ignorer l'autre ; mais les primitifs étaient de bonne foi : ils n'étaient pas encore parvenus à comprendre la génération. La naïveté d'Eschyle et de ses contemporains était certainement moins grande ; mais, pour eux, il s'agissait de consolider le patriarcat, contre lequel luttait évidemment encore l'antique tradition de la famille utérine ; puisque, dans le drame d'Eschyle, le chœur des Furies, scandalisé, s'écrie : « Des lois nouvelles vont bouleverser le monde » ; et, en effet, partout, le patriarcat a pour effet d'augmenter la sujétion légale et morale des femmes.

La théorie d'Eschyle atteste donc indirectement l'ancienne existence, en Grèce, de la famille utérine. Elle atteste aussi que, pour toutes les races humaines, l'évolution mentale passe à peu près par les mêmes phases, dont la durée seule varie en plus ou en moins.

Il faut donc s'attendre à trouver chez tous les peuples.

au sortir de la barbarie, alors que s'éveille la pensée spéculative, des conceptions analogues, toujours marquées au coin de l'enfance intellectuelle; mais cette phase nécessaire s'abrège d'autant plus que la race est mieux douée. Or, ce qui fit le moins défaut aux Grecs, ce fut l'acuité de l'intelligence et le goût, le besoin du raisonnement, de l'interprétation plus ou moins logique des phénomènes. De bonne heure, l'ancienne race hellénique eut des aptitudes philosophiques; même elle aima trop à philosopher, et trop de fois son imagination a devancé la lente allure de la science. Dans ce jeu de la spéculation philosophique, où le génie grec a excellé, il a souvent erré, mais en rencontrant parfois des intuitions justes et profondes. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les systèmes créés par la philosophie grecque, sur ceux d'entre eux, du moins, qui, de plus ou moins près, se rattachent à la science.

Aux premiers penseurs de la Grèce, on a donné le nom de « sages », mais le mot « sage » (σοφός), signifiait seulement « habile, expérimenté »; il s'appliquait non seulement aux philosophes et aux poètes, mais aux gens ingénieux de tous les états : aux artistes et artisans, aux matelots, aux cultivateurs, etc., experts dans leur profession¹. Ces premiers « sages » n'étant pas encore de fins discoureurs et surtout n'ayant sans doute à leur disposition qu'une langue encore mal assouplie aux longs raisonnements, durent tasser leurs réflexions en de courtes phrases, en « sentences » ou « gnomes ». Bien à tort on leur a fait un mérite de cette nécessité. A bon droit, Platon trouva de l'analogie entre ces sentences des Sages et le parler concis et condensé habituel aux Spartiates. Entre les gnomes et le laconisme, la similitude est en effet évidente, et elle résulte des mêmes causes : l'indigence du langage et la brièveté de la pensée. Avec un peu plus de recherche, en s'entor-

1. Laveaux. *Hist. des sciences dans la Grèce*, t. I, p. 62.

tillant d'équivoque et de termes ambigus, la sentence devint une « énigme ». Enfin, on acquit la faculté d'enchaîner les idées, d'en apercevoir les conséquences, en un mot de raisonner : alors commença réellement l'âge philosophique.

Semblable à la curiosité des enfants, celle des premiers philosophes, au lieu de s'appliquer à l'observation et à l'étude des faits et phénomènes aisément accessibles, aborda d'emblée les problèmes les plus ardues. Commençant par la fin, elle entreprit tout d'abord de percer le mystère des origines ; elle inventa des explications puériles pour se rendre compte des grands phénomènes cosmiques et astronomiques ; elle déraisonna à propos de l'essence de l'âme, de la nature des dieux, etc., etc.¹. Enfin, pour fixer le souvenir de leurs pensées, les philosophes les mirent en vers, sans doute parce que l'on avait coutume de donner la forme poétique à toute idée s'élevant au-dessus de l'ordinaire, mais sûrement aussi parce que l'art de l'écriture n'avait pas encore détrôné la métrique, qui soulage la mémoire². On s'accorde à regarder, comme le premier philosophe grec, l'un des Sages par excellence, Thalès de Milet, qui donna à ses successeurs le mauvais exemple de s'attaquer sans préparation suffisante à la cosmogénie, à l'astronomie, etc. Or, ce scrutateur des origines en était encore à considérer le monde comme un être vivant³, à croire que la Terre était un disque flottant sur l'eau, principe de toute chose⁴. Ces grossières conceptions ont eu cours dans bien des pays, notamment en Chaldée, d'où Thalès avait pu les importer en Grèce ; car il était, dit-on, d'origine phénicienne. La plupart de ces premiers cosmogonistes furent hantés par une idée juste, vraisemblablement empruntée à l'Inde ou à l'Égypte, savoir : l'idée d'une

1. Laveaux, *loc. cit.*, t. I, p. 49.

2. A. Croiset, *Hist. littér. grecque*.

3. Ritter, *Histoire de la philosophie*, t. I, p. 178.

4. *Ibid.*, p. 177.

substance première de l'univers, éternelle par essence et supportant tous les phénomènes qui en masquent l'impérissable identité. Mais, pour eux, cette substance n'était pas une entité verbale. Plus sensés en cela que les métaphysiciens de tous les pays, ils cherchaient autour d'eux cette étoffe de l'univers visible et l'identifiaient tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de leurs quatre éléments prétendus premiers : l'eau, l'air, la terre, le feu. Thalès était neptunien ; Héraclite aussi, et il voyait dans l'eau, dans la mer, la semence formatrice du monde ¹.

Un disciple direct ou indirect de Thalès, Anaximandre, eut quelques intuitions scientifiques heureuses. Par divination, il semble avoir eu l'idée des anneaux de matière cosmique à l'aide desquels les astronomes modernes expliquent l'origine des astres. Selon lui, un cercle de feu avait d'abord embrasé la Terre comme l'écorce d'un arbre ; puis, en se brisant, il avait formé de ses morceaux les autres astres ² et, en même temps, changé la forme de la Terre, qui avait cessé d'être un disque pour devenir un cylindre soutenu par l'air et dont la base était trois fois plus petite que la hauteur ³.

Transformiste bien avant la lettre, Anaximandre faisait descendre l'homme de poissons, qui, jetés accidentellement sur le rivage, s'étaient accommodés aux nouvelles conditions de leur existence et, finalement, étaient devenus « les pères » des hommes ⁴. Ces lueurs de vérité, que, çà et là, l'on trouve dans les systèmes chi-mériques des penseurs grecs, rachètent en partie la faiblesse de leur métaphysique : on sent que, s'ils déraisonnent, c'est surtout par ignorance. On attribue à Anaximandre l'honneur d'avoir fait les premières recherches sur la grandeur des corps célestes, d'ailleurs sans le moindre résultat sérieux.

1. Ritter, *loc. cit.*, t. I, p. 180.

2. Plutarque, *Laveaux*, p. 100.

3. Ritter, *loc. cit.*, t. I, p. 238.

4. Plutarque, *Propos de table*, question 8, liv. VIII.

Un autre philosophe milésien, Anaximène, aurait, au moyen d'un gnomon, découvert l'obliquité de l'écliptique¹. Pour celui-ci, l'air était l'élément premier, infini, enveloppant le monde; la Terre y flottait comme une feuille².

Un autre partisan de la cosmogonie aérienne, Diogène d'Apollonie, a vu dans l'air, mais un air plus rare et plus chaud que l'air atmosphérique, la substance primaire. Pour lui, l'air était doué de conscience; « il savait beaucoup de choses » et, par suite, avait tout ordonné rationnellement. Au fond, le monde était un; les formes apparentes n'étaient que transitoires³.

Avec Héraclite d'Ephèse, l'eau et l'air sont détrônés. C'est le feu qui est tout, le feu vivant: tout se convertit en feu et le feu se transforme en tout⁴. Cet élément igné, créateur de toute chose, agissait consciemment: « Jupiter s'amuse quand il forme le monde⁵. » Mais ce philosophe, qui mérite le nom de platonien, paraît avoir été un pauvre observateur. A l'en croire, les astres n'étaient que de simples météores; le Soleil lui-même n'avait pas plus d'un pied de diamètre; c'était un flambeau, qui, chaque jour, s'allumait et s'éteignait: chaque matin, un Soleil tout neuf se formait aux dépens de certaines exhalaisons ignées; mais, chaque soir, il était détruit par d'autres exhalaisons, celles-là de nature aqueuse⁶.

Avec Anaxagore de Clazomène, la philosophie prend une allure scientifique, même elle devient libre-pensée et se heurte aux préjugés régnants. Après Périclès, dont il avait été l'ami, Anaxagore dut s'enfuir à Lampsaque, non sans avoir auparavant fait de la prison. Les conservateurs contemporains l'accusaient d'impiété pour

1. Ritter, *loc. cit.*, t. 1, p. 182.

2. *Ibid.*, t. 1, p. 183.

3. *Ibid.*, pp. 190-197.

4. *Ibid.*, p. 205.

5. *Ibid.*, p. 207.

6. *Ibid.*, p. 225.

avoir osé dire, que le Soleil et la Lune étaient des corps composés de pierre et de terre; pour avoir expliqué naturellement les mouvements péristaltiques des entrailles des victimes; pour avoir vu un sens moral dans les mythes homériques et des allégories dans les noms donnés aux dieux. En outre, et cela n'était pas moins audacieux, il aurait, le premier, donné la véritable explication de la lumière lunaire et des éclipses¹.

Dans cette très rapide revue des principaux philosophes grecs et de leurs systèmes, je prends pour guide bien plus l'analogie des idées que la succession chronologique. Il est pourtant un de ces créateurs de la spéculation philosophique ou métaphysique en Grèce, dont je ne puis tarder plus longtemps à parler, car si son mérite est médiocre, sa renommée a été éclatante : c'est Pythagore. En réalité, ce n'est point un Hellène. Quoique né à Samos, il était issu des Pélasges et il avait pris hors de la Grèce tous les éléments de sa singulière philosophie, qui est plutôt une rêverie métaphysique et mystique. Les Egyptiens lui avaient appris leur géométrie; les Phéniciens, l'arithmétique; les Chaldéens, l'astronomie².

Comme il est plus d'une fois arrivé dans les sociétés humaines de tous les temps, Pythagore a été glorifié précisément pour ses défauts intellectuels et simplement parce que les faiblesses de son esprit se trouvaient en harmonie avec la déraison de son temps.

De toutes les sciences, la plus subjective, celle qui peut le plus aisément se passer de l'observation et de l'expérience, c'est la science des nombres; on la peut regarder comme une métaphysique raisonnable; aussi ses progrès ont-ils été plus rapides, surtout plus précoces que ceux des vraies sciences d'observation. Mais cette métaphysique raisonnable peut aisément voisiner

1. Ritter, *loc. cit.*, t. I, p. 248.

2. *Ibid.*, t. I, pp. 288-293.

avec la métaphysique déraisonnable, même avec l'animisme, et des esprits puissants, mais surtout spéculatifs, les peuvent associer l'une à l'autre. C'est ce que fit Pythagore; et ses conceptions, qui, aujourd'hui, nous font sourire, parurent sublimes à ses contemporains.

A vrai dire, il est assez difficile de savoir ce qui est propre à Pythagore dans les opinions qu'on lui attribue; puisque la doctrine du philosophe était celle d'un groupe, d'une secte de pythagoriciens, et que le maître n'a rien écrit¹.

Dans un pays où la science mathématique était encore à peu près inconnue, l'arithmétique et la géométrie élémentaires, sans doute empruntées à l'Égypte et à la Chaldée, firent l'effet de prodiges, et c'est ainsi que Pythagore lui-même les dut apprécier; puisqu'il considéra les nombres, comme des entités, même des entités directrices. Selon lui, l'unité (*Monas*) devint le principe générateur de toute chose, une sorte de Dieu; elle produisit le nombre binaire (*Dyas*), qui, on ne s'explique pas pourquoi, serait infini, indéterminé, et ce nombre deux engendra les autres nombres. De ces nombres ancestraux résulta toute une série de générations de même ordre. Les nombres produisirent les points; les points, les lignes; les lignes, les surfaces; les surfaces, les solides; les solides engendrèrent les quatre éléments: le feu, l'eau, la terre, l'air. Enfin, de ces quatre éléments se façonna un univers de forme sphérique, au centre duquel se trouve la Terre, également sphérique². De l'ordre et des mouvements des corps célestes, nés sans doute de la même manière, résultent une harmonie, un concert astral; car la musique et l'astronomie sont sœurs³. Enfin, un éther vivifiant relie, pénètre, anime toutes les parties de l'univers⁴.

1. A. Lefèvre, *la Philosophie*, p. 66.

2. Laveaux, *loc. cit.*, t. II, p. 245

3. *Ibid.*, t. II, p. 278.

4. *Ibid.*, t. II, p. 247.

Descendant du ciel sur la terre, Pythagore et ses disciples enseignaient et pratiquaient une médecine digne de leur astronomie et qui, comme tout le reste, semble bien originaire de la Chaldée. Les maladies étant envisagées par eux comme l'œuvre de puissances occultes et animées de mauvaises intentions, la thérapeutique consistait à désarmer ces esprits méchants par des conjurations, des pratiques convenables, en somme par la magie, à laquelle on joignait la musique¹. Pythagore était donc bien un parent des mages de la Chaldée, aussi le considéra-t-on non point comme un philosophe, mais comme un demi-dieu. Il n'en fonda que plus aisément, étant donnée l'ignorance de son temps, une École, plus qu'une École, une secte, dont les membres, étroitement unis, auraient pratiqué la communauté des biens². Ces pythagoriciens déraisonnèrent à l'envi sur la science des nombres. Nous avons vu que, pour eux, tout procédait du nombre *un*. Le nombre *trois*, la *triade*, était un nombre sacré, parce qu'il avait un commencement, un milieu et une fin. Le nombre *dix* jouait aussi un grand rôle dans le monde; car il provenait de l'addition des nombres 1, 2, 3, 4³.

Aux quatre anciens éléments classiques, les pythagoriciens en ajoutèrent un cinquième, l'éther, et ainsi ils purent parfaire le nombre *cinq*, qui cadrerait parfaitement avec leur nombre de cinq planètes. Les astres étaient séparés dans l'espace par des distances exactement conformes aux lois musicales; c'est pourquoi, de leurs mouvements, résultait un concert céleste : l'harmonie des sphères⁴.

Selon la doctrine pythagoricienne encore, tous les corps sont composés de points formant un nombre, mais ces unités, ces monades, ne sont que des points géomé-

1. Laveaux, *loc. cit.*, t. II, pp. 203-204.

2. *Ibid.*, t. II, p. 179.

3. Draper, t. I, p. 167.

4. *Ibid.*, I, p. 170.

triques, séparés par des intervalles : donc, une ligne, une surface, un solide ne sont, au fond, que des agrégats de points¹.

A ces subtilités arithmétiques se joignait une doctrine vraisemblablement d'origine indienne ou égyptienne, celle de la transmigration des âmes, de la métempsycose, qui faisait du monde un séjour arrangé pour l'expiation et la pénitence², sanction pénale des existences antérieures.

L'école pythagoricienne a donc poussé à l'extrême la puérilité et la déraison des conceptions *a priori*, qu'ont imaginées les premiers penseurs grecs pour s'expliquer un univers encore inexplicable ; puisque la science était à créer.

Le mage Pythagore est, dans la philosophie grecque, le plus heureux des rêveurs brouillés avec l'expérience. Il n'est pas le seul. Même la plupart de ces premiers penseurs de la Grèce imaginaient plus qu'ils n'observaient ; leur effort visait à deviner la vérité bien plus qu'à la découvrir. Dans ce genre chimérique, la palme revient à Pythagore. Empédocle marcha sur ses traces. Comme lui, c'est un esprit oriental ; il professait d'ailleurs la doctrine fondamentale du brahmanisme, celle des transmutations. Même il prétendait se souvenir très bien d'avoir été successivement garçon, jeune fille, plante, oiseau et poisson. Il prêchait même une discipline ascétique par laquelle on pouvait s'affranchir de la chaîne des métamorphoses : il fallait se purifier de toute haine, s'abstenir des aliments impurs, ne jamais répandre le sang d'un animal quelconque, etc. En somme, la doctrine d'Empédocle semble calquée sur celle d'un bouddhiste aspirant au *Nirvāna*, et il y a certainement là plus qu'une coïncidence fortuite. Comme Pythagore, il affectait des allures sacerdotales et même portait des

1. Draper, *loc. cit.*, I, p. 168.

2. *Ibid.*, p. 171.

vêtements de prêtre¹. Ainsi que l'enfance de l'individu, celle de la philosophie doit bénéficier d'une grande indulgence; il n'y a donc pas lieu d'être trop sévère pour ces écarts chimériques de la spéculation primitive. D'ailleurs, d'autres divinations ont été plus justes.

Parmi ces intuitions, qui devançaient de si loin la science, il faut citer en première ligne l'idée, fréquente parmi les penseurs de la Grèce ancienne, suivant laquelle l'étoffe, la substance du monde, est une, éternelle, indestructible, quoique perpétuellement muable; d'où la conséquence nécessaire que rien de matériel n'a pu se créer ni ne saurait s'anéantir. Une telle conception de l'univers rend les dieux inutiles. Aussi, Xénophane ne voit plus en eux que des illusions animiques et anthropomorphiques. Pourquoi les dieux éthiopiens sont-ils noirs? Pourquoi ceux des Thraces ont-ils des yeux bleus? C'est que partout l'homme se crée des dieux à son image. Les bœufs, les lions, etc., etc., s'ils avaient des mains, peindraient et sculpteraient des divinités bovines, léonines, etc.², et, en cela, ils ne seraient pas plus déraisonnables que les hommes. Pour l'École d'Elée, à laquelle appartenait Xénophane, il ne faut s'occuper que des choses observables³. Ces aperçus si sensés ne mettent point les philosophes helléniques à l'abri de bien des divagations chimériques; car, s'ils pressentaient la science future, ils ne la possédaient pas; mais, dans les spéculations primitives d'aucune autre race, on ne trouve de tels éclairs de raison.

Au premier rang de ces penseurs primesautiers, il faut placer ceux à qui notre science moderne est redevable d'une vue géniale sur la constitution intime de la matière. J'entends parler des *atomistes*. Le premier, Leucippe imagina que la substance de l'univers pouvait

1. Ritter, *loc. cit.*, I, pp. 431-453. — Tiedemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, I, pp. 122-123.

2. Ritter, *loc. cit.*, I, p. 361.

3. *Ibid.*, p. 390.

être constituée par des particules invisibles et indivisibles, qu'il appela *atomes*. Perpétuellement en mouvement dans l'espace vide, ces atomes produisaient toutes choses par le jeu de leurs agrégations et désagrégations. A Démocrite revient l'honneur d'avoir développé la conception de Leucippe. Selon lui, la substance de l'univers est constituée par des atomes éternels, de qualité essentiellement identique, mais dissemblables par la forme et le volume. A l'atomisme il rattacha une éthique intellectuelle : il veut que l'on s'abstienne des grossiers plaisirs sensuels, qui laissent derrière eux un résidu de dégoût et de douleur ; au contraire, il glorifie les jouissances de l'esprit, le bonheur de savoir, le plaisir de découvrir la vérité¹. — Epicure ne fut point l'inventeur de l'atomisme, mais il vulgarisa la doctrine et en déduisit les conséquences. Il relègue les dieux, devenus inutiles, dans un tranquille et lointain séjour, où ils ne s'occupent même pas des hommes, et, par là, il entend affranchir l'humanité de l'obsession des terreurs superstitieuses. Les dieux mis à l'écart, Epicure s'efforce d'expliquer sans leur intervention les grands problèmes, qui se posent devant la philosophie. Il admet la génération spontanée, la sélection, l'hérédité, la succession des âges de la pierre, du bronze et du fer, l'invention du feu, etc. Abordant la psychologie humaine, il part, comme les psychologues contemporains, de la sensation, à laquelle il rattache la mémoire et l'imagination, connaissance *anticipée* des choses. Il montre, que l'action naît du désir basé sur une impression de plaisir ou de peine². Le plaisir, dit-il, est donc le but de l'existence ; mais il importe de le chercher avec sagesse et, pour guider les hommes dans cette poursuite, Epicure a formulé quatre *canons*, quatre règles applicables à tous les cas particuliers qui

1. Ritter, *loc. cit.*, I, pp. 480-495. — A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 176, etc.

2. A. Lefèvre, *loc. cit.*, pp. 151-171.

peuvent se présenter dans la vie. Les voici : 1° éviter le plaisir, qui produit une peine ; 2° éviter une peine, qui ne produit pas de plaisir ; 3° éviter le plaisir, qui prive d'un plaisir plus grand ou produit une plus grande peine ; 4° supporter la peine, qui en épargne une plus grande ou assure un plus grand plaisir¹.

Si incomplet, si succinct que soit nécessairement mon exposé du mouvement philosophique dans la Grèce ancienne, il est encore trois noms que je dois mentionner ; mais ces noms et les idées qu'ils représentent sont tellement connus que je pourrai sans inconvénient être fort bref à leur sujet. J'entends parler d'Aristote, de Platon et de Socrate. Par la méthode, Aristote et Platon sont antithétiques. L'un se réclame de l'expérience, de l'observation, de l'analyse ; il veut que l'on recueille d'abord des faits particuliers et qu'on en parte pour s'élever aux lois générales². L'autre prend exactement le contre-pied de cette méthode. Il s'appuie sur des idées préconçues, abstraites et traditionnelles, les admet comme articles de foi et prétend que, de ces hauteurs nébuleuses, on descende aux faits particuliers. Le premier, Aristote, représente l'induction, la méthode scientifique ; l'autre, Platon, l'*a priori* et la méthode déductive. Tous deux ont eu, dans le domaine intellectuel, une éclatante fortune, qui même dure encore. Les métaphysiciens et les hommes d'imagination se réclament de Platon et ils ont raison : il est un de leurs ancêtres éponymes, comme disaient les Grecs. Les métaphysiciens de la Grèce ont même vu en lui plus qu'un homme : un demi-dieu. Une légende rapporte, en effet, que Platon résultait d'une conception immaculée. Sa mère, Périclione, aurait été fécondée par Apollon, mais sans cesser pour cela d'être vierge. Quand Périclione, après cette conception divine, dut se marier avec un simple

1. L'abbé Batteux, *la Morale d'Epicure*, pp. 245-246.

2. A. Croiset, *loc. cit.*, ch. xi (*passim*).

mortel, le dieu eut l'honnêteté de déclarer la chose à Ariston, le futur époux, qui passa outre, se résignant au rôle de père putatif. *Pater est quem nuptiæ demonstrant*¹. Pourtant, malgré sa demi-divinité, Platon n'est pas un pur idéaliste. Comme la plupart des philosophes anciens, il croit à l'éternité de la substance et admet trois principes premiers : Dieu, la matière, que Dieu pétrit et modèle, enfin les choses animées et inanimées².

De son côté et en dépit de sa méthode inductive, Aristote n'est pas un pur matérialiste. Il l'est bien, au moins pratiquement, dans sa *Politique*, qui est une ébauche de sociologie d'observation, telle qu'on la pouvait faire de son temps. Mais il ne l'est plus dans sa *Morale* et surtout dans sa *Métaphysique*, qui, pendant des siècles, a égaré tout notre enseignement scholastique d'Occident. Sans essayer même d'esquisser la doctrine métaphysique d'Aristote, je rappellerai seulement qu'il attribue le mouvement des astres à un mystérieux moteur immobile, qui est Dieu, et qu'il admet l'existence, chez l'homme, d'une âme inétendue³. Nos métaphysiciens n'ont jamais dépassé cette conception si peu soutenable.

De Socrate, qui fut plutôt un moraliste qu'un philosophe comparable aux autres, je n'ai pas à m'occuper ici, si ce n'est pour admirer le caractère de l'homme, qui, en se sacrifiant pour ses doctrines, donna à son temps et à tous les temps un grand et noble exemple.

V. — LE MÉRITE ET LE RÔLE DE LA GRÈCE

Dans notre étude sur l'évolution mentale dans l'humanité, nous venons de faire un pas en avant et de constater, une fois de plus, que les divers types humains

1. Draper, *loc. cit.*, p. 260.

2. *Ibid.*, t. I, p. 220.

3. *Ibid.*, p. 221.

s'échelonnent suivant une gradation progressive, non dans les points de départ, mais dans ceux d'arrivée. A l'origine, les grandes effigies du genre humain, l'homme noir, l'homme jaune, l'homme blanc se valent et ne valent guère. Puis, très lentement, ces sauvages se développent, en passant par des phases sensiblement les mêmes. Seulement, ils gravissent plus ou moins vite et plus ou moins haut l'échelle du progrès. Jamais les races noires n'ont fondé un Etat comparable à la Chine ; jamais non plus il n'a existé dans le monde jaune une Grèce mongolique. La civilisation hellénique elle-même marque un point culminant, où n'ont pu gravir dans l'antiquité ni les Berbères, ni les Sémites, ni les Aryens, ces autres et principales variétés de la race blanche. On est même en droit de prétendre, qu'aujourd'hui encore aucune de nos nations européennes ou civilisées à l'euro-péenne n'a atteint un développement intellectuel comparable à celui de la Grèce antique. Si nous sommes en fait de beaucoup supérieurs aux penseurs helléniques, c'est par le trésor accumulé de nos connaissances, mais nullement par le ressort même de l'esprit ; c'est même à la Grèce, que nous devons d'avoir secoué, il y a quelques siècles seulement, la torpeur intellectuelle de notre Moyen âge. C'est elle encore, qui nous a fait sentir la beauté esthétique, comprendre et apprécier la vérité scientifique, en même temps qu'elle nous donnait de glorieux exemples d'héroïsme civique et même d'un héroïsme intellectuel sûrement plus rare.

Par un autre côté encore, les libres cités helléniques diffèrent avantageusement des civilisations, qui ont précédé et suivi la leur. La Chine, l'Egypte, la Chaldée, l'Inde ont subi, en pleine évolution mentale, un arrêt de développement, dont la cause résidait dans leurs institutions mêmes. Il n'en a point été ainsi en Grèce. Jamais ni les gouvernements, ni les classes ou castes dirigeantes, ni les clergés n'ont pu paralyser la philosophie et la science helléniques ; même ils ne l'ont jamais

sérieusement tenté. L'Aréopage d'Athènes aurait pu jouer un rôle comparable à celui de notre Inquisition : il ne l'a pas voulu. À peine peut-on signaler une demi-douzaine de persécutions individuelles pour crime de pensée trop libre pendant toute la durée de l'indépendance hellénique. Les plus célèbres de ces persécutions sont celles que subirent Protagoras et Socrate. Ce dernier, seul, fut sacrifié, mais tous ceux qui ont lu le *Criton* savent, qu'il aurait pu en être quitte pour un exil volontaire.

Je terminerai donc ce chapitre en m'associant à l'éloquent éloge, que, dans son poème sur *la Nature des choses*, Lucrèce fait de la cité grecque par excellence, d'Athènes :

Athènes, ce nom plein d'éclatante lumière !
 Aux mortels inquiets, Athènes, la première,
 Apporta le trésor des moissons et des lois,
 Donnant la vie à l'homme pour la seconde fois.

(Liv. VI. *Trad.* A. LEFÈVRE.)

Ce que Lucrèce entend glorifier dans Athènes, c'est l'éclat intellectuel et surtout la grandiose intuition, base de la philosophie épicurienne, la théorie atomique, que notre science moderne travaille à compléter. Avec quel lyrisme Lucrèce parle d'Epicure !

Pour ce puissant esprit, le nom d'homme est trop peu :
 La majesté de l'œuvre, en lui, proclame un Dieu.

(Liv. V, *loc. cit.*)

En style d'historien, Thucydide, à son tour, a vanté l'Athènes politique¹ : sa constitution, combinée pour l'utilité du plus grand nombre, que les autres peuples

1. Thucydide, liv. II, §§ 57, 40, 41.

imitent, mais qu'elle n'imité pas. Athènes, dit-il, excelle à concilier le goût de l'élégance avec la simplicité, la culture de l'esprit avec l'énergie : elle est l'école de la Grèce. Aujourd'hui nous pouvons ajouter, que la Grèce a été l'école du monde civilisé et, en premier lieu, l'école de la Rome antique, que j'ai maintenant à apprécier.

CHAPITRE XV

LA MENTALITÉ ROMAINE

SOMMAIRE. — I. *La Rome primitive* : origines de Rome et ses clans primitifs. — II. *Rome et la guerre* : la systématisation romaine de la guerre ; appréciation de la grandeur romaine ; sa politique et ses suites. — III. *Rome et le Droit* : ce que vaut la science juridique de Rome ; les imperfections du droit romain ; pénalités barbares pour les petits ; les subtilités juridiques ; le culte de la forme et les fictions légales ; légistes et rhéteurs ; de l'éloquence primitive à la rhétorique. — IV. *Paganisme et christianisme* : décadence politique et dégénérescence morale ; l'abandon de la religion primitive ; croyances philosophiques d'après Cicéron ; les dogmes et l'idéal chrétiens ; morale ascétique ; antinomie de la morale civique et de la morale ascétique. — V. *La science et la philosophie romaines* : le néant de la science romaine ; aperçus scientifiques de Sénèque et de Lucrèce ; l'architecture romaine ; pauvreté de la littérature originale. — VI. *La force et la faiblesse de Rome* : persévérance et habileté dans la conquête ; défaut de grandeur morale.

I. — LA ROME PRIMITIVE

Sans étudier en détail les origines de Rome, ce qui serait sortir de mon sujet, je rappellerai seulement qu'elles sont analogues à celles de la Grèce. Des populations extrêmement anciennes, issues sans doute de souches diverses à propos desquelles on discute encore, ont précédé, en Italie aussi bien que dans les contrées hellénisées à l'époque historique, des immigrants venus d'Asie et parlant un idiome étroitement apparenté à la langue grecque primitive. Les nouveaux venus se sont implantés au milieu des premiers occupants et, peu à peu, par la force, par la chance, surtout par la tenacité de leurs efforts, ils sont arrivés à latiniser toute la

péninsule italique, mais en se fondant avec leurs devanciers.

Les Romains de l'histoire, même avant que l'Empire eût attiré ou poussé en Italie des millions d'hommes appartenant à toutes les races blanches, constituaient déjà un peuple de sang fort mélangé. Quand Rome eut déraisonnablement élargi le cercle de ses conquêtes et plus ou moins asservi ce qu'on appelait alors « le monde », la population de l'Italie et particulièrement celle de Rome perdirent à peu près tous les caractères, qui, à l'origine, avaient distingué les tribus de race réellement latine. Les conquérants furent, en majorité, absorbés par la masse bariolée des nations subjuguées et ce fut là certainement l'une des grandes causes de la décadence. On ne saurait donc retracer de la mentalité romaine qu'une vue très générale. En effet, il n'y a guère de rapport entre les clans primitifs du massif albain, à l'époque protohistorique où, comme l'a dit Mommsen, les villages établis sur le Palatin guerroyaient avec ceux du Quirinal, et les cent peuples assujettis, qui, au siècle d'Auguste, constituaient l'Empire.

Pour ne pas rompre le fil, qui m'a guidé jusqu'ici dans ces études, je retiendrai de la période romaine primitive qu'alors la population de la future Ville Eternelle se composait, comme celle de la Grèce du premier âge, de clans consanguins, tout à fait analogues à ceux de la Grèce protohistorique. En effet, comme le γένος hellénique, la gens romaine se compose de personnes descendant ou se croyant descendues d'un même ancêtre éponyme. Dans ces clans, comme dans tous les autres, la parenté avait d'abord été confuse; puis elle s'était établie par la famille utérine, à laquelle avait succédé la famille paternelle, dite agnatique. Mais cette dernière devait être d'origine relativement récente dans la Rome protohistorique; puisque les citoyens en état de nommer leur père, les patriciens, n'en étaient pas peu fiers et se considéraient comme d'une essence fort supérieure à celle des

plébéiens, lesquels, du moins à ce qu'il semble, n'avaient pas encore de mariage légal, de *justes noces*. Cette foule prolétarienne était en dehors du droit; elle n'avait ni auspices, ni familles, ni aïeux.

Mais, ayant, dans des ouvrages précédents, successivement étudié tous les principaux aspects, toutes les grandes institutions de la société romaine, je ne veux pas y revenir aujourd'hui. Pourtant, il est deux genres d'activité, qui caractérisent Rome depuis son berceau jusqu'à sa mort et dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots. J'entends parler de la guerre et du Droit. Non que je veuille reprendre l'examen détaillé de ces deux grands modes de l'activité romaine; mais il me sera permis de rappeler le jugement très général, que leur étude m'avait inspiré

II. — ROME ET LA GUERRE

« Toutes les races, tous les peuples ont été plus ou moins adonnés à la guerre, qui, même à notre époque et dans les contrées qui se targuent de représenter une civilisation raffinée, est encore la plus grande préoccupation des nations et de leurs gouvernements. On peut dire que la guerre a été la principale passion du genre humain et aussi celle qui a profondément vicié son évolution sociologique; mais le peuple guerrier par excellence, celui qui a systématisé la guerre, a vécu par elle aussi bien que pour elle et en est justement mort, celui qui a su combiner des plans de conquête à longue échéance et a démesurément grandi grâce à l'esprit de suite apporté dans ses spoliations, ce peuple a été le peuple romain. L'histoire romaine est, avant tout, une histoire militaire. Rome a été un Etat de proie, dont l'existence, trop longtemps victorieuse, a lourdement pesé sur le monde et dont l'exemple, grandiose et immoral, a suffi pour corrompre les nations qui lui ont succédé. Pour leur *inocu-*

ler l'amour passionné du meurtre et du rapt guerrier. La cruauté tranquille de Rome, son inextinguible rapacité, la mauvaise foi de procureur dont elle couvrait son ambition, tout cela a été non seulement effacé, mais glorifié par le succès et, par répercussion morale à travers les siècles, tout cela nous corrompt encore.

« Pourtant, il est possible, aujourd'hui, d'apprécier sagement la valeur réelle de la gloire romaine. Il est entendu que Rome a été grande; même cette grandeur a été emphatiquement célébrée sur tous les tons et dans toutes les langues. En la contestant, on se heurte à un préjugé, qui a usurpé les titres d'une vérité historique. C'est une opinion, que, dès l'enfance, on inculque à chacun de nous. On nous apprend de bonne heure à admirer les hauts faits de la Louve romaine, qui avait réussi à soumettre presque tous les peuples de race blanche existant de son temps. En lui-même, le fait est indéniable; il démontre expérimentalement, qu'en alliant dans une mesure pratique la ténacité, la violence et la ruse, un peuple en peut subjuguier beaucoup d'autres. Mais ce triomphe a-t-il été socialement utile? A-t-il quelque valeur morale? Nous savons qu'il a lourdement pesé sur le monde, que même ses conséquences ne sont pas épuisées. Examinons-en la valeur morale et utilitaire.

« Sans doute, la morale historique a été jusqu'ici celle du succès: d'ordinaire, elle approuve le meurtre et la rapine, à la condition qu'on les commette sur une large échelle. Mais une morale nouvelle commence à poindre dans le monde civilisé et l'on peut prédire une époque prochaine où les grands tueurs de l'histoire cesseront d'être des grands hommes. Or, au point de vue de cette morale nouvelle, Rome n'a été, on peut le dire, qu'un grand crime triomphant¹. »

« Pendant sa période de croissance, la Ville Éternelle a suivi une tactique, toujours la même et toujours sans

1. Ch. Letourneau, *l'Évolution de l'esclavage*, 434-436.

scrupules, que Montesquieu a résumée dans un livre célèbre et que l'on peut formuler en axiomes : « Ne jamais conclure la paix de bonne foi. Après avoir détruit les armées de l'adversaire, le ruiner par des taxes excessives. Fondre sur un vainqueur épuisé par une guerre et lui arracher ses conquêtes. Quand deux peuples sont en guerre, soutenir le plus faible pour prendre dans la querelle un pied avantageux. Diviser pour régner. Accorder des conditions de paix raisonnables, puis, quand elles sont remplies, ajouter d'autres conditions excessives. Introduire dans tous les traités des termes vagues, prêtant à diverses interprétations, par exemple, promettre de respecter la *cité* de Carthage, puis détruire la *ville* . Donner libre carrière à sa rapacité et apprécier la gloire acquise d'après la quantité d'or et d'argent qui figure au triomphe. S'attribuer tous les trésors de l'univers vaincu ¹. »

« Pratiquée avec suite, cette politique a eu les résultats que l'on sait; de loin et en apparence, ils ont de l'éclat; mais il en faut considérer la fin. Sur leur moralité, il ne saurait y avoir de doute : ce fut une politique de brigand, absolument dépourvue de noblesse. Le résultat pratique ne fut pas meilleur : ce fut la ruine morale et matérielle de Rome. L'avidité des particuliers se donna carrière, comme celle de l'État. Les plus forts et les pires ruinèrent les plus faibles et les meilleurs. La masse des citoyens tomba dans la servitude de quelques milliers de Crésus, devenus opulents par cela même qu'ils étaient méprisables. L'argent tint lieu de toute vertu et l'on se désintéressa de la chose publique. La vénalité devint générale. Les privilégiés s'avilirent moralement de plus en plus par une débauche raffinée et un luxe niais. Finalement Rome, dégradée, dépeuplée, asservie aux plus riches et souvent aux plus indignes, ne fut

1. Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. VI (*passim*).

plus qu'un grand corps sans vigueur, proie facile, que dépecèrent les barbares.

« Elle avait duré un millier d'années à peine, dont plusieurs siècles de décadence. Valait-il la peine, pour un aussi lamentable résultat, d'ensanglanter tout l'univers connu et d'arrêter dans leur évolution naturelle cent peuples divers ? »

« On peut donc, on doit même continuer à citer l'exemple de Rome, mais comme un exemple à ne pas imiter¹. »

III. — ROME ET LE DROIT

Rome n'a donc pas été grande, si, du moins, on mesure la grandeur à l'élévation morale. Mais, outre l'éblouissante gloire des armes, qui, dans l'opinion vulgaire, suffit à tout couvrir, on attribue couramment à la Rome antique un autre genre de supériorité : le génie juridique. Faut-il s'incliner devant ce jugement et admettre que si, au point de vue du droit des gens, Rome a de nombreuses fautes à se reprocher, elle se réhabilite par son Droit civil et son Droit pénal ? Est-on fondé à déclarer, que les bienfaits de la toge compensent presque les méfaits du glaive ?

Ici, notre devoir est d'apprécier ce qu'on appelle la *science juridique* de Rome, non pas à la manière des jurisconsultes, mais simplement d'après son degré d'utilité ou de nocuité morale et sociale. Or, pesé dans cette balance, le Droit romain ne peut être trouvé que léger.

A l'origine, il a la grossièreté de tous les autres droits et il ne saurait être, pour cela, incriminable. C'est la commune loi de l'évolution sociologique. Partout, la base première de la justice a été une simple action réflexe, le coup pour coup instinctif, le talion, d'où sont

1. Ch. Letourneau, *Évolution de l'esclavage*, pp. 434-436.

issus tous les codes et toutes les jurisprudences. Mais, à considérer le Droit romain dans son ensemble, on lui trouve de bien graves imperfections. C'est, tout d'abord, un défaut complet de bonté, de générosité. « Dans tout le système pénal de Rome, on ne rencontre aucune de ces lois humanitaires, qui réhabilitent en partie les codes de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine. Au contraire, les féroces préjugés de la Rome protohistorique trouvèrent place jusque dans la législation relativement savante des empereurs. Ainsi, le code théodosien édicte encore la peine capitale contre les auteurs de maléfices, d'enchantements capables de produire les tempêtes ou la grêle; contre ceux qui invoquent les démons dans les sacrifices nocturnes, même contre ceux qui osent encore, selon la vieille coutume des ancêtres, consulter les aruspices et les augures. Pour les esclaves, ravalés par le Droit romain au rang des choses, les pénalités sont atroces, les délits et les fautes les plus légères sont punis avec une rigueur inouïe, soit par le maître, soit par le magistrat, le *triumvir capitalis*, si le propriétaire de l'esclave jugeait bon de lui livrer le coupable. Les supplices infligés à la foule servile sont aussi variés que cruels : il y a la *fourche*, le *fouet*, la *marque*, les *chaînes*, la *meule*, le *crucifiement*¹. » Dans le banquet du riche décrit par Pétrone, on nous parle d'esclaves mis en croix pour avoir *blasphémé le génie du maître*. Or, toute cette législation servile ne s'amenda que sous les empereurs, c'est-à-dire quand la Rome primitive se fut diluée dans l'univers asservi.

Sans doute, cette barbarie est plus ou moins commune dans les codes antiques. Ce qui est plus particulier au Droit romain, c'est l'amour de la subtilité, ce sont les formalités sans nombre, le trop fréquent sacrifice du fond à la forme, les fictions légales, c'est-à-dire l'art de tourner ou de masquer la vérité, enfin les

1. Voir mon *Évolution de la justice*.

puériles minuties de la procédure, les gestes solennels et rituels, les questions et réponses réglées comme pour une représentation théâtrale, les formules inutiles, niaises et surannées, tout cet attirail compliqué, seule raison d'être d'un peuple de légistes sans l'aide desquels un profane ne saurait impunément s'aventurer dans le fourré des formalités juridiques. Mais, à Rome, toute la jeunesse appartenant aux classes dirigeantes et possédantes étudiait le Droit, se familiarisait avec lui et ne pouvait que se démoraliser par de pareilles pratiques, y perdre plus ou moins complètement le sens du juste.

Nous savons trop que, sur ce point encore, Rome s'est survécue à elle-même. Dans tous les pays civilisés, qui ont accepté le legs de ses codes, il est advenu ce qui s'était produit à Rome même : une race d'ergoteurs subtils, dressés à plaider indifféremment le pour et le contre sur une même question, a poussé à la manière des champignons sur le Droit en décomposition. Dans les litiges, dont ils vivent, il s'est agi, pour eux, non de mettre en lumière le bon droit, mais d'obtenir par toutes sortes de finasseries procédurières et d'arguments quelconques l'arrêt désiré. Mais, à ce vilain métier, tout le monde se démoralise et, parfois, il arrive aux profanes non encore atteints par la pestilence de se demander si tout cet attirail judiciaire, masquant trop souvent des iniquités criantes, est de beaucoup préférable à la justice primitive, rendue à la bonne franquette par un cadi turc ou arabe.

Entre les légistes et les rhéteurs de l'ancienne Rome, la parenté est étroite; la rhétorique et la chicane oratoire procèdent d'un même vice de conformation mentale et se sont développées concurremment et de bonne heure chez le Peuple-roi. Durant les siècles de la période républicaine, l'éloquence fut un puissant moyen d'action et de fortune politique. Tout le monde alors s'efforçait d'acquérir l'art de la parole, sans lequel on ne pouvait atteindre aucun degré du pouvoir ni exercer aucune influence; mais

les écoles d'éloquence ne s'ouvrirent qu'après l'âge héroïque. Durant l'âge viril de Rome, l'éloquence était ce que toujours elle devrait être, spontanée, concise et sincère. Plus tard, et surtout dans les derniers temps de la République, elle devint une escrime verbale, apprise dans les écoles et enseignée surtout par des professeurs d'origine grecque. Ce fut le commencement et le signe de la décadence morale. « L'âme romaine des premiers âges s'était formée ailleurs qu'à l'école ; elle résultait des conditions mêmes au milieu desquelles la cité de Romulus s'était fondée et avait grandi, des luttes incessantes entre patriciens et plébéiens, des guerres trop fréquentes avec les Etats voisins, des exemples frappants donnés par les parents aux enfants, de l'obligation imposée aux citoyens par la nécessité même de confondre leur intérêt particulier avec l'intérêt public, c'est-à-dire d'être héroïques sous peine de périr avec la patrie ¹. » Durant cette période, l'éloquence ne s'enseignait point ; elle jaillissait des sentiments éprouvés, et c'était une éloquence simple, forte et vivante. Quand les mœurs furent viciées et les institutions républicaines minées, le verbiage étudié des rhéteurs et des légistes se substitua au parler viril des ancêtres. Alors, les exercices de rhétorique commencèrent dès l'école élémentaire. J'ai décrit, en traitant de l'éducation, cet enseignement si parfaitement vide, ces commentaires, ces styles, ces amplifications, ces dissertations, ces controverses, auxquels on dressait toute la jeunesse distinguée de Rome, pour la préparer à la vie politique ou au barreau. Sous l'Empire, on tenait encore qu'un fonctionnaire devait être beau diseur, et, même quand il ne fut plus question d'éloquence politique, l'art oratoire fut considéré comme la branche la plus importante de l'enseignement, à ce point que l'Etat, qui jusqu'alors s'était désintéressé de l'instruction publique, se mit à fonder des chaires d'éloquence et fut, en cela, imité

1. Ch. Lelourneau, *l'Évolution littéraire*, 435-436.

par nombre de villes, en Italie et dans les provinces¹. Dès lors, grâce aux légistes, aux rhéteurs et aux sophistes, le sens du juste, le goût du vrai s'éteignirent peu à peu : les classes dirigeantes savaient parler ; elles étaient devenues incapables de penser sérieusement et d'agir fortement, surtout d'agir avec quelque noblesse morale.

IV. — PAGANISME ET CHRISTIANISME

Mais convient-il d'attribuer toute cette régression morale à la seule influence des rhéteurs et des légistes ? Certainement non. Qu'ils y aient activement coopéré, cela est incontestable ; mais les uns et les autres ont été bien plus des effets que des causes. Sans doute, l'histoire renferme des exemples de catastrophes irrésistibles et imméritées, s'abattant sur un peuple comme un fléau naturel ; mais ces accidents sont rares. Presque toujours la décadence politique d'une nation est due principalement à une dégénérescence morale. Plus d'une fois, j'ai eu à dire et à montrer, que la ruine historique des civilisations est ordinairement amenée par la ploutocratie. Rome est un insigne exemple de cet enchaînement d'effets et de causes. Par ses guerres incessantes et, en général, victorieuses, la petite cité de Romulus s'agrandit démesurément, accumula chez elle des trésors volés et surtout s'encombrait d'une multitude d'esclaves. Dès lors, il ne fut plus question de la simplicité et de l'égalité relative des premiers âges. Le désintéressement, l'abnégation patriotique, le sacrifice de sa personne et de ses intérêts privés à la chose publique devinrent des vertus légendaires, des thèmes à déclamation pour les rhéteurs. Même sous la République, la propriété foncière finit par être accaparée au profit d'une petite minorité, et cultivée par des esclaves, dont la main-

¹. Friedlaender, *Rome au temps d'Auguste*, t. IV, pp. 22-33, 6.

d'œuvre coûtait moins cher que celle des hommes libres. La large extension de l'industrie, du commerce, de la spéculation, l'emploi de tous les moyens louches pour acquérir de la richesse aggravèrent encore le mal. Sous l'Empire, le colonat vint doubler l'esclavage; car une grande partie des citoyens libres, mais restés pauvres, en furent réduits, pour subsister, à s'attacher volontairement à la glèbe.

Mais les nouveaux dirigeants, qui avaient ouvert leurs rangs de citoyens à une foule de Latins d'abord, d'Italiens et de provinciaux ensuite, ne ressentait plus du tout le fanatisme patriotique de l'ancienne Rome; ils n'en possédaient pas non plus la farouche énergie. Leur idéal était tout autre; il consistait à garder ou à acquérir une situation personnelle confortable. Chez ces citoyens ploutocratiques, l'amour des libertés publiques n'avait plus rien de désordonné.

Quand une nation, petite ou grande, en est arrivée à ce degré de maturité trop avancée, il est bien rare qu'il ne s'y établisse pas, de manière ou d'autre, un gouvernement corrompu, en convenable harmonie avec l'avisement général¹; car les organismes sociaux, semblables en cela aux organismes spécifiques, renferment toujours des microbes pathogènes, n'attendant, pour germer, qu'un affaiblissement de la résistance vitale.

Ajoutons, que la barrière des vieilles croyances religieuses s'abaisse en même temps que se transforment l'état moral et la répartition économique des richesses trop accrues. Sans doute, la foi naïve des ancêtres ne saurait indéfiniment subsister; les progrès de la science et de la raison sont incompatibles avec de vieilles légendes mythologiques, qui, par leur vétusté et leur naïveté, ont perdu toute efficacité moralisante². A la fin de la République et sous le règne d'Auguste, les classes éclairées,

1. Voir mon *Évolution politique*.

2. Draper, *Développ. intell. Europe*, t. I, p. 379.

les philosophes, les hommes d'Etat ne croyaient plus ni à l'ancien polythéisme ni aux légendes nationales. L'immaculée conception de Rhea Sylvia par l'intervention du dieu Mars était tenue pour un conte d'enfant. D'ailleurs, les divinités du Panthéon gréco-romain n'avaient jamais eu bien sérieusement l'intention de régenter les mœurs : ce qu'on en avait surtout attendu, c'étaient des grâces payées en offrandes et sacrifices.

Mais la science romaine, comme nous le verrons tout à l'heure, était fort médiocre ; on se croyait instruit dès qu'on pouvait goûter les œuvres littéraires de la Grèce. Non pas que la majeure partie des classes dirigeantes se fût ralliée aux doctrines si magistralement exposées par Epicure et Lucrèce, mais il s'était fait, dans les esprits, une cote mal taillée, incompatible avec l'ancienne religion et dont Cicéron nous fournit à peu près le résumé. Selon lui, Dieu, c'est l'âme du monde, un être abstrait et panthéistique ; les anciennes divinités ne sont que des créations poétiques ; la vie future, l'immortalité de l'âme humaine sont de graves questions, sur lesquelles il est bien difficile de se prononcer ; mais l'expiation après la mort, les tourments des Enfers et du Tartare ne peuvent être que des fables ridicules, etc. ¹.

Si la naïve mythologie des ancêtres avait été remplacée par des vérités démontrées, un autre idéal serait né et aurait avantageusement remplacé l'ancien. Avec une impiété radicale, raisonnée et scientifique dans ses bases, comme celle de Lucrèce, il est très possible, après répudiation des vieilles croyances, de reconstruire, sur des bases nouvelles et solides, une morale scientifique qui ne s'adresse plus à la foi, mais au raisonnement, une éthique qui, loin d'exclure l'élévation morale, la réclame et la fortifie ; mais que peut-on faire reposer de pratique sur les banales et vagues conceptions cicéroniennes ? Il fallait autre chose.

1. Draper, *loc. cit.*, p. 372.

Ce quelque chose vint ; mais, au lieu d'un idéal ayant la science pour base et l'utilité sociale pour but, on vit naître une autre religion à l'usage des petits, des ignorants, des opprimés. Les dogmes de cette foi nouvelle ne supportaient pas l'examen, même celui des gens éclairés à la manière romaine ; aussi cette religion ne s'adressait-elle point à la raison, mais au sentiment, et elle se mit en radicale opposition avec tout ce que la Rome antique avait fondé, cru et pratiqué. Dans le monde païen, le citoyen idéal avait été le guerrier combattant pour la cité ou la patrie, sans trop examiner si elles avaient tort ou raison. L'idéal catholique fut l'ascète détaché des intérêts de ce bas monde et ne considérant la terre que comme l'antichambre du ciel. La patrie céleste prenait d'emblée la place de la patrie terrestre, et, sous Dioclétien, un martyr célèbre, Maximilien, fut mis à mort pour avoir, étant enrôlé sous les aigles, refusé de se battre, en sa qualité de chrétien ¹. On sait assez que le Christianisme n'a pas toujours éprouvé cette grande horreur pour la guerre, mais je ne parle ici que du Christianisme primitif et de son rôle dans la lente désagrégation du monde romain.

Sous cette influence, une morale nouvelle, du moins dans l'Occident européen, prit corps peu à peu. L'ancien idéal civique cessa d'être estimé et il en fut de même du respect de la famille paternelle, si fortement constituée à Rome, aussi longtemps du moins que Rome garda son caractère propre. On professa, qu'il était agréable à Dieu d'abandonner ses enfants pour se faire ermite, d'amener sa femme à une séparation volontaire, d'oublier ses parents. Un certain ascète, Evagrius, brûla sans les lire les lettres, que lui écrivaient son père et sa mère, dont il n'avait pas reçu de nouvelles depuis longtemps ². La morale antique n'avait point blâmé le suicide en gé-

1. Lecky, *Hist. of Europ. morals*, t. II, p. 248.

2. *Ibid.*, p. 125.

néral et elle le glorifiait quand elle le jugeait héroïque. Sur ce point de l'éthique, le Christianisme commença par hésiter et l'on vit de grands saints, saint Ambroise et saint Chrysostome, louer le suicide d'une jeune chrétienne¹. La question devint pressante après l'envahissement de l'Empire par les barbares, notamment quand Alaric eut saccagé Rome. Les jeunes vierges devaient-elles se suicider pour éviter d'être outragées? Même dans ce cas, saint Augustin condamne encore le suicide²; puis, peu à peu, la doctrine nouvelle prend nettement position sur ce point et le suicide est déclaré équivalent au meurtre³.

Sans doute, les nouvelles prohibitions édictées par la morale chrétienne n'avaient pas de sanction légale; mais elles avaient des sanctions religieuses et disciplinaires dans le sein des petites communautés chrétiennes. Dans ces milieux spéciaux et fervents, on stigmatisait les infractions à la chasteté avant le mariage, la prostitution, le fait d'avoir exercé la profession de gladiateur ou d'acteur, etc.⁴. Pour tous ces délits, les peines étaient graduées; l'une des plus efficaces était la privation de l'eucharistie pendant un temps plus ou moins prolongé : quelques semaines, un an, dix ans, jusqu'à l'heure de la mort. Pendant la durée de sa peine, il était enjoint au fidèle blâmé de s'abstenir du lit conjugal et, en général, de tout plaisir quel qu'il fût. La peine la plus grave était l'excommunication, la mort religieuse. Cette pénalité suprême n'était point cependant irrémédiable, mais on ne la levait qu'après une cérémonie solennelle et, pour être réadmis dans le troupeau des fidèles, l'excommunié devait, vêtu d'un sac et des cendres sur la tête, confesser publiquement sa faute, etc.⁵.

1. Lecky, *loc. cit.*, p. 46.

2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*.

3. *Ibid.*

4. Lecky, *loc. cit.*, t. II, p. 7.

5. *Ibid.*, p. 7

Au point de vue de la morale purement profane et utilitaire, les nouvelles prohibitions chrétiennes étaient parfois très dignes d'approbation, notamment celle qui défendait de sacrifier des hommes pour s'amuser et visait à supprimer les jeux des gladiateurs, que n'avait jamais blâmés la morale antique ; mais ces innovations n'en troublaient pas moins une société déjà caduque. Surtout, ce qui était particulièrement inconciliable avec le maintien de la société romaine, c'était le suicide anticivique, que prêchait le Christianisme en glorifiant par-dessus tout l'ascétisme, les macérations, le cénobitisme, c'est-à-dire le renoncement à la vie de citoyen, à ses obligations et devoirs.

Quand la religion nouvelle eut envahi toute la société romaine, ces prédications portèrent leurs fruits. Au iv^e siècle, par exemple, on vit les Circoncellions provoquer les païens, chercher le martyre et même, à défaut du martyre qu'on ne leur accordait pas toujours, se suicider : c'était bien ce qu'on a appelé la folie de la croix¹.

L'influence des femmes, qui n'avait jamais joué un grand rôle dans la société antique, devint prépondérante dans la nouvelle, en vertu du caractère surtout émotif de la religion du Christ. Alors, une sorte d'épidémie ascétique sévit dans le monde romain et surtout en Egypte, où l'on vit, entre autres cas d'aberration, une ville tout entière, celle d'Oxyrynche, se consacrer presque exclusivement à la vie ascétique. Dans cette cité sainte, on comptait, dit-on, vingt mille vierges chrétiennes et dix mille moines². Du temps de saint Pacôme, on vit quelquefois se réunir au Sérapion d'Alexandrie près de cinquante mille moines³.

Dans la société antique, l'eau avait été en grand honneur et la nudité n'effrayait personne. Tous les hommes savaient nager et la totalité de la population fréquentait

1. Lecky, *loc. cit.*, t. II, p. 49.

2. Lecky, *ibid.*, p. 105.

3. Saint Jérôme, préface de la *Règle de saint Pacôme*.

assidûment les bains publics ; ces habitudes hygiéniques devinrent coupables selon la morale chrétienne ; les saints et les dévots donnèrent l'exemple d'une véritable hydrophobie. Saint Antoine, affirme-t-on, ne commit jamais le péché de se laver les pieds. On rapporte qu'un autre saint, saint Ammon, ne s'était jamais vu lui-même dans un état de complète nudité, et Silvia, belle vierge de seize ans, ne s'était jamais lavé que les doigts. C'est que la nouvelle religion ne s'était pas contentée de condamner les répugnants écarts des mœurs romaines : elle aspirait à la fin du monde ; l'œuvre de chair, pour parler son langage, et tout ce qui la pouvait rappeler était pour elle non seulement blâmable, mais abominable. Ce à quoi elle tendait, ce n'était pas à réformer une société, qui avait, en effet, un urgent besoin de réformes, c'était à la détruire. Conformément à un verset évangélique, on croyait à un anéantissement universel, à une « fin du monde », mais prochaine, mais imminente, et, dès lors, ce qui importait logiquement, ce n'était pas de travailler à guérir le corps social malade, c'était de se préparer à paraître devant le Sauveur, quand il viendrait dans sa gloire, « assis sur les nuées », pour appeler à lui les élus et plonger les pécheurs dans les flammes éternelles.

V. — LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE ROMAINES

? La diffusion d'une science et d'une philosophie sérieuses aurait pu neutraliser le funeste effet de ces rêveries chimériques ; mais la chose était-elle possible ? Quel était l'état du savoir digne d'être appelé scientifique ?

Ce n'est point par le goût et la culture des sciences, que Rome a mérité l'admiration de la postérité. On sait que, si elle grava son souvenir dans les annales de l'histoire, ce fut par des moyens d'un tout autre ordre. Jamais les Romains ne se distinguèrent même dans les sciences mathématiques, qui, pourtant, ont été plus ou moins

étudiées dans les anciennes civilisations en même temps que l'astronomie. Ce qu'ils surent de ces sciences et de la mécanique, les Romains l'empruntèrent à d'autres peuples, à l'Égypte et surtout à leur grande institutrice, la Grèce ; mais ils n'y ajoutèrent pas grand'chose. En 588 (de la fondation de Rome), quand Gaius Sulpicius Gallus prédit une éclipse de Lune et même essaya de calculer la distance de la Lune à la Terre, il passa pour un prodige¹. Or, nous savons, que, dans l'antiquité, la prédiction des éclipses lunaires se faisait uniquement en consultant des tables d'observations patiemment dressées. La Rome des Décemvirs ne réussit même point, malgré tous ses efforts, à régulariser convenablement son année lunaire, et, de guerre lasse, on finit par adopter et garder l'année égyptienne (366)², jusqu'à la rectification inspirée plus tard par César, l'intronisation de l'année, dite *julienne*, acceptée par pure flatterie.

Quand on veut citer quelques contributions apportées par Rome à la science du ciel, on en est presque réduit à citer certains passages extraits des *Questions naturelles* de Sénèque³. L'un de ces passages, que j'ai eu déjà occasion de rappeler, a uniquement pour but d'appuyer une opinion d'Apollonius le Myndien, qui, au lieu de regarder les comètes comme des astres errants ou des « feux passagers », y voyait des corps célestes dont l'orbite était seulement plus allongée que celle des planètes : « On nous objecte, dit Sénèque, que les comètes ne sortiraient pas du Zodiaque si elles étaient des espèces de planètes. Mais qui aurait l'audace d'assigner aux astres une route unique?... Même les orbites planétaires diffèrent entre elles. Pourquoi d'autres corps célestes ne suivraient-ils pas chacun une route spéciale, très distante de celle des planètes?... Me demandera-t-on

1. Mommsen, *Hist. de Rome*, liv. III, chap. XIV.

2. Mommsen, *loc. cit.*, chap. IX.

3. Sénèque, *Questions naturelles*, VII, p. 24.

pourquoi on n'a pas encore déterminé le cours des comètes, comme on l'a fait pour les cinq planètes? alors je répondrai, qu'il est bien des choses dont nous connaissons seulement l'existence et point la nature... Il n'y a pas quinze cents ans que la Grèce s'est occupée d'astronomie. Aujourd'hui encore, bien des nations ne connaissent le ciel que de vue et ignorent pourquoi la Lune s'éclipse : même chez nous, la raison de ce phénomène n'est connue que d'hier. Un temps viendra où de patientes recherches auront éclairé ce qui, aujourd'hui, nous est caché. Mais, pour de telles découvertes, la vie d'un homme ne saurait suffire, si même il la consacrait tout entière à l'étude. Or, qu'a-t-on le droit d'espérer, quand une existence déjà si courte se partage fort inégalement entre des occupations frivoles et les études sérieuses? Il faudra donc une longue suite de générations avant que l'on puisse savoir ce que nous ignorons. Mais un temps viendra où la postérité s'étonnera, que nous ayons pu ignorer des choses si évidentes.» Ailleurs, Sénèque dit encore : « Il est temps de savoir si le monde tourne autour de la Terre immobile ou si la Terre roule autour du monde fixe¹. » Sans doute, ces réflexions sont fort belles, mais, depuis bien longtemps, des Grecs avaient soupçonné ou affirmé le mouvement de translation de la Terre autour du Soleil. Lucrèce semble même avoir senti la théorie de la gravitation, quand il dit que, si la Terre ne tombe point dans l'espace, c'est que, tombant de tous les côtés, elle doit rester immobile :

... Fecit que cadendo
Undique ne caderet².

Et encore Lucrèce expose-t-il seulement les idées d'Épicure. Or, il en est ainsi pour toutes les branches

1. Sénèque, *loc. cit.*, VII, p. 2.

2. *De natura rerum*, liv. V.

du savoir. La médecine fut introduite à Rome seulement en 535 (de la fondation de Rome), et encore par des Grecs¹.

Mais on en peut dire autant pour toutes les sciences. Que vaut, par exemple, l'*Histoire naturelle* de Pline auprès de celle d'Aristote ?

Chez les Romains, l'esprit philosophique fut aussi rare que l'esprit scientifique : ce sont deux frères jumeaux. La Rome pensante fut absolument subjuguée par la philosophie grecque, qu'une armée de maîtres vinrent enseigner dans la Ville Eternelle, et l'on est obligé de reconnaître que ce qui séduisit les Romains, ce fut la sophistique déclamatrice bien plus que la philosophie en elle-même. Mais, dans le domaine purement intellectuel, tout fut plus ou moins emprunté à la Grèce. Les chefs-d'œuvre de la littérature latine eux-mêmes ne sont, on est en droit de le dire, que des imitations ou des adaptations d'œuvres grecques.

Dans bien d'autres directions intellectuelles, l'originalité manqua à la dominatrice du monde. En architecture, Rome a laissé des œuvres, qui nous étonnent encore par leurs dimensions, leurs imposantes proportions, mais où l'on ne trouve pas un style original. Le Colisée, par exemple, n'est guère qu'une amplification du théâtre grec et, comme plus d'un emprunt fait à la Grèce, celui-ci peut avoir été contracté d'abord par les Etrusques.

Aux habitants de l'Etrurie encore, les Romains durent de connaître et d'adopter l'écriture grecque, mais ils le firent en la modifiant, en l'appropriant à leur langue et à la tournure de leur esprit. A ce sujet même, Mommsen remarque que cette adaptation fut en somme une détérioration. Ainsi, les Ombriens perdirent le γ et le δ ; les Samnites, aussi le δ et les Romains, le γ ². Comme les Etrusques eux-mêmes avaient confondu, dans l'écri-

1. Mommsen, *loc. cit.*, liv. III, ch. XIV.

2. Mommsen, *loc. cit.*, liv. I, ch. XIV.

ture, les voyelles *o* et *u* (omicron, upsilon), il en résulte que, dans les très anciennes inscriptions romaines, la lettre *o* remplace souvent l'*u*. Il se peut aussi que, dans la Rome très ancienne, il existât un son-voyelle intermédiaire aux deux voyelles, que l'Etrurie avait réunies.

On a donc quelque peine à signaler, dans le domaine intellectuel, une invention vraiment romaine. Au moins est-on fondé à attribuer au Peuple-roi l'idée première de la voûte? L'Egypte et d'autres nations anciennes n'ont connu que la contrefaçon de la voûte, l'encorbellement, et, quoique la tradition grecque attribue l'invention de la voûte au philosophe Démocrite, on sait, que la Grèce très ancienne n'a connu aussi que l'encorbellement et que la Grèce historique elle-même n'employait pas la voûte dans ses monuments. Au contraire, la voûte et le plein cintre caractérisent véritablement toute l'architecture romaine et, de très bonne heure, la voûte a été magistralement réalisée en grand, par exemple dans la construction de la *Cloaca Maxima*, dont la triple chemise, admirablement cintrée, subsiste encore, quoiqu'elle ait été construite sans ciment, à la manière étrusque, et, en effet, on en a attribué l'honneur à des architectes étrusques. On ne peut donc, même sur ce point, rendre un hommage incontesté à l'invention romaine.

C'est qu'en général cette invention a été très pauvre. Dans les sciences, les arts, les lettres, Rome n'a guère fait que d'intelligentes imitations. Dans la philosophie, elle n'a pas été plus brillante. Nous n'avons reçu d'elle aucune œuvre philosophique de premier ordre, et ses moralistes les plus célèbres, Cicéron, Sénèque, n'ont écrit le plus souvent que d'intelligentes amplifications de rhéteur. On doit pourtant excepter de ce jugement Tacite, plutôt moraliste qu'historien, mais qui, sans philosopher, a trouvé d'impérissables expressions pour nous transmettre, à travers les siècles, un écho de son indignation d'honnête homme. Il est juste d'ajouter que

la seule branche littéraire, dans laquelle Rome ait été originale, a été la satire.

Les principaux historiens latins ne sont que des annalistes dépourvus de profondeur, rapportant les faits avec une complète absence de critique. Que valent un Tite-Live, un Quinte-Curce, etc., en comparaison d'un Thucydide et d'un Polybe? Quant à un ouvrage de philosophie sociale, capable, pour le plan et l'exécution, de supporter la comparaison avec la *Politique* d'Aristote, la littérature romaine n'en a point produit.

Pour la philosophie, Rome adopta servilement, quand elle la connut, la philosophie grecque et elle fournit des disciples à toutes les écoles de cette philosophie. Le Platonisme y fut très considéré, mais ce fut pour la beauté de la forme bien plus que pour celle du fond¹.

La doctrine d'Épicure fut aussi très goûtée, quand Lucrèce l'eut magnifiquement exposée dans son célèbre poème. Pourtant, Lucrèce n'est pas un simple vulgarisateur; il a su corriger çà et là la doctrine physique d'Épicure. Le philosophe grec tenait encore les astres pour des êtres vivants, ayant des mouvements propres et même se déplaçant pour chercher leur nourriture. Lucrèce passe sous silence cet animisme trop primitif; mais il parle encore de la Nature comme d'une personne vivante. Est-ce un simple artifice littéraire ou l'expression d'une conviction sérieuse?

La morale de Lucrèce n'a rien d'épicurien, dans le sens grossier qu'on a, si injustement d'ailleurs, attribué aux doctrines d'Épicure. Quand Horace parle des «*porcs* du troupeau d'Épicure » (*Epicuri de grege porcum*), il montre que jamais il n'a lu ni Épicure ni Lucrèce ou que, de propos délibéré, il travestit leurs enseignements.

L'un et l'autre recommandent en effet la tempérance, la

1. H. Ritter, *Philosophie ancienne*, t. IV, pp. 59-62.

modération dans les plaisirs, la stricte observation de la justice. A la place du Tartare mythologique, Lucrece place l'enfer moral, les tortures du remords, qui suivent les mauvaises actions et les punissent dans le cœur même du coupable :

Il n'est pas d'Erinnys et de chien à trois corps :
 C'est le spectre du crime et l'ombre du remords.
 L'Erèbe ténébreux et la funeste haleine,
 Que vomit, en vapeur, sa gueule souterraine,
 C'est la terreur, que traîne après soi le forfait.
 L'âme du scélérat de tourments se repaît.

.....
 La conscience est là, qui veille dans son cœur.
 Sous l'aiguillon secret, sous le fouet implacable,
 Il ne voit pas de terme à l'effroi qui l'accable ;
 Il tremble que la mort ne double encor ses maux.
 De là cet Achéron, ces monstres infernaux
 Que de leur propre vie animent les crédules¹.

(En résumé, toute la philosophie romaine n'a été qu'un écho, le plus souvent servile, parfois et par exception éloquent et intelligent, comme les beaux vers de Lucrece.

Cicéron, qu'il faut bien citer à défaut de philosophes originaux, tira des diverses écoles grecques un scepticisme banal et éclectique. Il avoue, d'ailleurs, à son ami Atticus, que les penseurs grecs lui fournissent le fond ; lui, il n'apporte dans la collaboration que les mots, dont il possède, dit-il, une grande abondance : « Ce sont des *apograpbes* (*ἀπόγραφα*) ; ils me coûtent peu de travail ; je n'y ajoute que les paroles, dont j'abonde². » En ce qui le concerne, Cicéron, n'a pas de convictions sérieuses en philosophie. Qui connaît, dit-il, la nature de l'âme ? Que

1. Lucrece, *Nature des choses*, liv. III (trad. A. Lefèvre).

2. *Ad Atticum*, XII, 52.

sait-on des dieux? S'il existait une Providence divine, comment expliquer l'existence du mal dans le monde¹? En réalité, pour Cicéron, les questions et problèmes de la philosophie ont été de simples thèmes d'amplifications.

On en peut dire autant de Sénèque, qui, fils d'un chevalier romain fixé à Cordoue, semble avoir gardé une empreinte espagnole dans le tour de la pensée aussi bien que de l'expression. Son style est plein de grandiloquence, de recherche, d'antithèses systématiquement poursuivies; la concision en est excessive parce qu'elle est voulue; la phrase est elliptique jusqu'à l'obscurité. Les sujets sont des thèses ou des propositions morales d'un stoïcisme exagéré, de parti pris, et qui n'inspire point confiance au lecteur. Sénèque professe un déisme assez vague, parle de la loi divine, de la Providence; il cherche un sens philosophique aux anciens mythes. Mais, avant tout, il est opportuniste et recommande d'honorer néanmoins ces dieux, « cette ignoble foule de dieux » qui n'existent pas, simplement pour obéir à la coutume².

Cicéron et Sénèque sont donc d'assez pauvres philosophes; mais ce sont les plus grands que Rome ait produits. En résumé, pour les arts, la littérature, la science, la philosophie, le Peuple-roi n'a été qu'un imitateur parfois habile. C'est en marchant dans une tout autre voie, qu'il a marqué sa trace indélébile dans l'histoire du genre humain.

VI. — LA FORCE ET LA FAIBLESSE DE ROME

Dans cet exposé rapide, j'essaie de caractériser les races ou les peuples en dégagant le trait dominant de leur mentalité. Or, nous venons de le voir, dans les

1. Ritter, *loc. cit.*, p. 401.

2. *Ap. August. de civ.*, VI, 10. (Cité par Ritter, *loc. cit.*, p. 458.)

hautes activités de l'esprit, Rome n'a été ni créatrice ni initiatrice. Pour elle, l'art et la littérature ont été de simples adaptations plus ou moins ingénieuses, quand ce n'étaient pas de serviles imitations. Dans la science et la philosophie, l'infériorité a été pire encore. Utilitaire avant tout, Rome s'est bornée, le plus souvent, à tirer des applications pratiques de connaissances importées. A peine peut-on parler de la philosophie romaine; elle a été d'origine exotique et les plus grands écrivains de Rome n'y ont vu que des thèmes commodes pour des exercices de déclamation ou de dissertation.

D'un seul côté, Rome a été supérieurement douée: ce fut du côté de la volonté, de la volonté imperturbable et poursuivant sans se lasser un dessein jugé utile. Bien des peuples conquérant sont désolé le monde; mais aucun n'a procédé à la manière romaine. Aucun n'a marché dans le sang et à travers les ruines avec cette persévérance implacable et calculée, qui semble dictée par une idée fixe. Aucun n'a déployé, dans cette voie, autant de rares qualités: une force d'âme que rien ne déconcerte, une habileté extrême à se servir de toutes les circonstances utilisables, à emprunter à l'adversaire lui-même des armes pour le subjuguier d'abord et l'exploiter ensuite, enfin une telle sagacité pour organiser la conquête, la romaniser méthodiquement. Ces admirables voies romaines, qui, partant du Capitole, se prolongeaient jusqu'aux limites mêmes de l'Empire, en ouvrant un accès sûr et rapide aux légions et au commerce de la Ville Éternelle, dénoteraient, à elles seules, un sens pratique sans exemple, une puissance de volonté unique dans l'histoire.

Par malheur, ces rares et fortes qualités n'étaient mises au service d'aucune grandeur morale. Elles ont bien servi à fonder et à soutenir la domination romaine; mais, comme elles n'étaient point généreuses, elles n'ont pu imposer à l'univers vaincu, à l'univers d'alors, qu'une civilisation toute de surface, en même temps

qu'elles préparaient la ruine de l'Etat de proie dont elles avaient fait le succès. Trop uniquement absorbée par le petit côté des choses humaines, par ce que nous appelons « les affaires », Rome n'avait pas eu le loisir de songer à l'idéal. Pour elle, les arts et les lettres avaient été des distractions à l'usage d'opulents *dilettanti*. Des sciences, elle ne prisait que le côté pratique et, dans la philosophie, elle ne voyait guère qu'un jeu de volant pour l'esprit. Encore tout ce domaine intellectuel était-il réservé aux classes riches et dirigeantes : le *profanum vulgus* ne comptait point. Aussi, quand sonna l'heure critique, et elle finit toujours par sonner, la Rome morale et sociale fut sans force devant les barbares, comme la Rome intellectuelle se trouva désarmée devant le Christianisme naissant. Le colosse s'écreoula parce qu'il avait des pieds d'argile.

CHAPITRE XVI

LA MENTALITÉ MÉDIÉVALE

SOMMAIRE. — I. *L'Europe primitive* : les races d'Europe et leur provenance ; leur mélange. — II. *Le Bas-Empire et les barbares* : décentralisation féodale ; hétérogénéité mentale ; survivances préromaines. — III. *La barbarie médiévale* : grossièreté des mœurs. — IV. *L'éthique au Moyen âge* : pernicious effets moraux du féodalisme ; morale pratique et morale religieuse ; féminisation de l'idéal ; devoirs de caste ; absence de patriotisme ; latinisme littéraire. — V. *La science médiévale* : théologie et scolastique ; l'aristotélisme ; les écoles et leur enseignement ; cosmographie patristique ; arrêt du développement scientifique. — VI. *La philosophie médiévale* : pseudo-philosophie théologique ; la scolastique. — VII. *La valeur mentale du Moyen âge* : la sélection intellectuelle régressive ; les races et le milieu social.

I. — L'EUROPE PRIMITIVE

Pour la sociologie, l'Europe commence seulement au moment où les hommes y apparaissent, c'est-à-dire tout au plus au début de l'époque quaternaire ; puisque personne aujourd'hui ne défend plus sérieusement la croyance à l'existence d'un Européen tertiaire à laquelle avaient fait croire, il y a une trentaine d'années, les silex de Thenay. Mais y a-t-il eu un Européen vraiment autochtone, issu d'une souche anthropoïde, née et formée dans notre continent ? Le crâne, encore assez pithécoïde, de Néanderthal et quelques formes crâniennes préhistoriques qui s'en rapprochent plus ou moins, la mandibule de la Naulette, au sujet de laquelle s'engagèrent jadis de si vives polémiques, tendraient à le faire croire ; mais, d'une part, ces faits sont en très petit nombre ; de l'autre, les restes osseux de singes

anthropoïdes sont plus rares encore. Jusqu'à présent, du moins, on est donc autorisé à dire que l'existence de l'homme autochtone en Europe, dans l'Europe géologiquement très ancienne, est encore à prouver.

Dans tous les cas, on est en droit d'admettre, que les races, ayant le plus largement peuplé l'Europe durant l'époque quaternaire et depuis, étaient immigrantes et s'étaient constituées ailleurs. D'où provenaient ces immigrants ? Les plus anciens, les dolichocéphales, dont on a recueilli maintenant d'assez nombreux crânes, semblent se rattacher aux races périméditerranéennes et l'on est fondé à le dire pour notre homme paléolithique. Ces premiers occupants ont pu habiter l'Europe, quand ce continent était encore séparé de l'Asie par des mers.

Plus tard, un autre courant de migrations, parties de l'Asie, a conduit en Europe des races brachycéphales, les unes franchement mongoliques, comme les races finnoises et laponnes ; d'autres du type dit aryen, mais avec un crâne élargi, brachycéphale. Celles-ci appartiennent surtout à l'âge néolithique. Mais ces événements géologiques et ethnographiques, que je résume en quelques phrases, ont eu besoin de milliers d'années pour se dérouler. Pendant ce long intervalle, les premières civilisations s'étaient fondées sur les rivages méridionaux et orientaux de « notre mer », comme disaient les Romains. L'Égypte, l'Assyrie, la Phénicie, etc., s'étaient créées et, sans doute, bien avant qu'il y eût une histoire, leur population avait envoyé, par terre peut-être, plus souvent par mer, des explorateurs et des marchands, çà et là des colons, dans l'Europe encore sauvage. Ces essaims, de provenances diverses, ont dû fonder des établissements et se multiplier, sans trop se fondre avec les indigènes européens, encore très sauvages et très peu nombreux. Des navigateurs, partis des bords africains ou asiatiques de la Méditerranée, ont donc pu, en faisant le « périple » de l'Europe, atteindre les îles Britanniques et les rivages de la mer du Nord, même de

la Baltique, en y implantant des noyaux de population dolichocéphale. Si, à ces événements, que nous devons nous borner à conjecturer, nous ajoutons les invasions et la mêlée des temps historiques, il nous faudra conclure, que la population de l'Europe médiévale, par exemple, était nécessairement des plus mélangées, que bien des races s'y étaient fondues ensemble, comme des métaux dans un creuset. C'est là, du reste, un fait général, et les plus anciens empires eux-mêmes, l'Égypte, l'Assyrie, l'Inde, ne le contredisent pas. Là aussi, des races diverses se sont rencontrées et amalgamées; mais, une fois réunies en corps de nation, elles ont subi une éducation uniforme et imposée, une culture spéciale, qui, continuée durant des milliers d'années, a eu pour effet d'atténuer les différences, de fortifier les ressemblances, puis, les croisements aidant, de constituer finalement, avec des éléments hétérogènes, un peuple en apparence homogène.

Mais les caractères profonds de la mentalité sont strictement liés aux caractères physiques. Nous avons donc pu étudier successivement chacune des grandes civilisations du monde antique; car chacune d'elles résume, concrète le mode d'activité mentale de toute une race, de celle qui a fini par dominer dans la masse bigarrée des fondateurs d'États et d'empires.

II. — LE BAS-EMPIRE ET LES BARBARES

Ces considérations générales seraient applicables à l'Europe du Moyen âge, si elle avait eu une existence plus longue et avait subi de moins nombreuses influences; mais il n'en a pas été ainsi. Même pour un État isolé, une durée d'un millier d'années est assez peu de chose; mais quand cette durée relativement brève s'applique à une agglomération aussi étendue et formée d'éléments aussi dissemblables, par la race, la langue, le degré de civili-

sation, que l'était l'ensemble des populations européennes au commencement de la période médiévale, un laps de temps d'un millier d'années est tout à fait insuffisant pour uniformiser une multitude aussi disparate, aussi heurtée dans ses caractères physiques, moraux et intellectuels. Néanmoins, une sorte de compromis s'était réalisé entre les divers groupes ethniques, un moment réunis sous la domination romaine. Ces groupes, non assimilés et non assimilables encore, avaient pourtant gardé quelque chose de l'empreinte latine et, bon gré mal gré, ce fait constituait un lien mental, que le Christianisme vint resserrer notablement et qui persiste encore. Mais le régime féodal pour loi sociale et politique, la foi chrétienne pour croyance n'effacèrent point les très nombreuses différences de race, de langue, de mœurs; même elles les étouffèrent moins que ne l'avaient fait l'administration centralisée et le fonctionnarisme tracassier de l'Empire et du Bas-Empire. Ce n'était plus un rouleau écrasant, du moins en apparence, tout ce qui n'était pas réglementaire; et, malgré sa rudesse, l'organisation féodale agissait plutôt, comme un filet à larges mailles maintenant seulement la juxtaposition d'éléments foncièrement hétérogènes.

Durant le Bas-Empire, il n'y avait qu'un maître, dont la volonté faisait loi; tout le territoire impérialisé était divisé en préfectures et provinces découpées surtout pour la commodité de l'administration et gouvernées au nom du souverain par des fonctionnaires impériaux. Les barbares germains morcelèrent les contrées par eux conquises en souverainetés subordonnées les unes aux autres et de plus en plus petites. Ça et là, pourtant, subsistèrent des domaines indépendants, dont les titulaires ne relevaient que « de Dieu et de leur épée »; car le principe féodal comportait, dans le détail de son application, une infinie variété.

La mentalité médiévale ne peut donc se comprendre que comme une résultante générale d'éléments très

hétérogènes, une cote très grossièrement taillée entre les mœurs, variées d'ailleurs, des barbares et la culture relativement raffinée du Bas-Empire. Parmi les survivances de coutumes préromaines, je n'en mentionnerai qu'une, parce qu'elle est aussi primitive que possible et parce qu'elle a trait à un fait dont j'ai parlé dans plusieurs chapitres précédents, savoir : la difficulté qu'ont eue les hommes à comprendre le fait physiologique de la génération. Certes, les Romains de l'histoire n'avaient plus le moindre doute au sujet de la part physiologique du père dans la conception, puisqu'ils avaient institué chez eux non seulement la famille paternelle, mais le patriarcat le plus absolu ; cependant, leurs écrivains citent encore divers exemples de ce qu'on a appelé la *couvade*, c'est-à-dire de l'étrange coutume obligeant l'homme à se mettre au lit, à simuler des douleurs utérines et à se faire soigner, quand sa femme accouchait. Cette pratique si singulière avait évidemment pour but principal de proclamer la participation du père à la naissance de son enfant. Elle remontait donc sûrement à une époque où l'on soupçonnait cette participation sans en être encore bien sûr. On sait que la coutume de la *couvade* a été très répandue chez les races primitives et l'on a pu, de nos jours même, en trouver des exemples chez les Indiens de l'Amérique du Sud. Pour ne parler que de l'Europe, je rappellerai que Diodore l'attribue encore aux Corses¹ et Strabon aux Ibères². Les Basques de la Biscaye et du Guipuzcoa l'ont conservée jusqu'à nos jours³ et enfin des fabliaux signalent encore la persistance de cette coutume dans les Pyrénées aux XII^e et XIII^e siècles⁴. Évidemment, ces faits ne signifient pas que les Pyrénéens du Moyen âge ignoraient le rôle du père dans la con-

1. Diodore, V, 14

2. Strabon, III.

3. Giraud-Teulon, *Origines du mariage*, p. 140.

4. Legrand d'Aussy, *Fabliaux des XII^e et XIII^e siècles* (cité par Giraud-Teulon, *loc. cit.*, p. 140, note).

ception ; mais cela montre avec quelle ténacité persistent les coutumes les plus primitives, même alors qu'on ne les comprend plus.

Or, nombre d'antiques survivances, échos d'âges éteints et extrêmement anciens, fourmillaient dans l'Europe médiévale. J'en veux citer encore un exemple. Hérodote rapporte que les Scythes cuisaient la viande dans la peau même de la bête qui l'avait fournie¹. Pour cela, il fallait nécessairement que les Scythes se servissent, pour faire bouillir l'eau, de pierres chauffées au feu, comme l'ont fait ou le font encore toutes les populations primitives à qui la poterie est inconnue. Or, Linné dit avoir vu les Finnois de la Bothnie employer de la même manière des pierres pour chauffer leur eau et, en 1600, cet antique procédé continuait à être en usage en Irlande². Mais les survivances mentales n'étaient ni moins grossières ni moins visibles que les autres. Dans l'Europe préromaine, par exemple, les religions des Ibères, des Germains, des Celtes, des Finnois, etc., avaient été tout à fait de même ordre que celles des Indiens d'Amérique avant la conquête espagnole, et ces croyances s'infiltrèrent de toute part dans le Christianisme, si bien même qu'elles n'en ont pas encore été expulsées. De toutes ces causes résulta, pendant la période médiévale de l'Europe, un état mental très peu propice au progrès, quel qu'en pût être le mode.

III. — LA BARBARIE MÉDIÉVALE

Durant les premiers siècles du Moyen âge, et au moins dans une grande partie de l'Europe, les populations étaient fort mal sorties encore de l'état sauvage. Les serfs habitaient des huttes sordides. Dans les maisons

1. Hérodote, liv. IV, chap. LXI.

2. Tylor, *Civilisation primitive*, p. 50.

plus riches, des nattes de paille sur les murs et des jonchées sur le sol étaient des signes de luxe. La plupart des hommes portaient des vêtements de peaux plus ou moins mal préparées et sales. Les rois se promenaient dans des chars grossiers traînés par des bœufs. Les gens des classes supérieures ne savaient, pour la plupart, ni lire ni écrire. Les pestes, les famines, les guerres, ensemble ou à tour de rôle, décimaient la population¹. Dans une chronique datant du commencement du XI^e siècle, on lit, que, durant les famines, la population revenait parfois au cannibalisme des vrais sauvages : « En beaucoup d'endroits, dit un chroniqueur, on déterre les cadavres pour servir à ces tristes repas. Enfin, ce délire, cette rage alla au point que la bête était plus en sûreté que l'homme; car il semblait que ce fût une coutume désormais établie de manger de la chair humaine. Un scélérat osa même en étaler au marché de Tournus (sur la Saône, près Mâcon), pour la vendre cuite, comme celle des animaux. Il fut arrêté et ne nia point. On le garrotta et on le brûla². » Je cite ce fait uniquement pour montrer, qu'à de certains moments la régression morale et sociale descendit, en Europe, jusqu'à la limite extrême; mais, pour que de pareilles chutes soient possibles, il faut que le vieux fond sauvage subsiste encore. Evidemment, je ne saurais, dans ce petit livre, entreprendre de faire une peinture, même très sommaire, des mœurs médiévales. Elles sont, d'ailleurs, fort connues et l'on sait que, trop souvent, les plus iniques abus, les excès les plus horribles se commettaient couramment aux dépens de la masse asservie par une noblesse prépotente et n'ayant qu'une morale de caste. Pour quiconque ne pouvait invoquer la protection d'un suzerain capable de se faire respecter, il n'y avait en réalité ni sécurité ni justice. Quant aux « mœurs » proprement dites, la littérature

1. Draper, *Dévelop. intellectuel en Europe*, II, p. 287.

2. Raoul Glaber, *Chronique* (1027-1029).

d'abord, puis un fait éloquent, la propagation si extrêmement rapide de la syphilis, à la fin du xv^e siècle, suffirent à nous édifier. Je me bornerai donc à une courte appréciation du Moyen âge européen au point de vue de son éthique.

IV. — L'ÉTHIQUE AU MOYEN AGE

Nombre d'historiens ont cru que l'organisation féodale avait été spéciale à notre Moyen âge européen. Il n'en est rien; le féodalisme est une forme politique non pas universelle et nécessaire, mais, pourtant, assez commune, puisqu'il a existé dans l'Égypte ancienne, dans la Chine ancienne, au Japon jusqu'à ces dernières années et qu'on le peut voir encore en Abyssinie. D'ordinaire, le féodalisme se base sur la force, sur la conquête et résulte de compromis entre des chefs inégalement puissants. Pour mémoire, je rappelle, que ce mode d'organisation politique consiste en « une hiérarchie allant du plus faible au chef suprême, en une chaîne de droits et de devoirs basés sur des contrats particuliers et réglant le doit et l'avoir sociaux de chacun, le degré de protection que le suzerain accorde au vassal et les obligations payant cette tutelle: en résumé, c'est une répartition graduée du pouvoir monarchique. Ce morcellement de l'autorité résulta du fait que la masse des hommes libres étant trop peu malléable encore pour se laisser assujettir sans condition, il fallut bien composer avec elle. Mais, en tout pays féodal, il existe toujours, au-dessous de cette aristocratie savamment étagée, une foule asservie, astreinte à des devoirs sans droit et dont l'indispensable labeur nourrit tout le monde. »

Au point de vue moral, une telle organisation a de bons et de mauvais côtés. Elle discipline le barbare; elle l'initie aux sentiments de droit et de devoir, de solidarité sociale. Dans une société féodale, personne n'est isolé. L'homme « sans aveu », c'est-à-dire non classé ou

déclassé, ne s'avouant le vassal de personne, est méprisé et mène une existence précaire, intolérable, comme on peut le voir aujourd'hui encore en Abyssinie¹. En théorie, cette solidarité graduée se pourrait justifier, si elle reposait strictement sur la valeur morale et intellectuelle; mais, en fait, toutes les féodalités ont eu pour origine et pour base la force brutale; par suite, elles ont démoralisé les grands et abouti à l'oppression des petits et des faibles, c'est-à-dire du grand nombre. En résumé, le féodalisme vicie à la fois le sens moral des puissants et des humbles; il dresse les uns à tout souffrir et les autres à tout se permettre.

A l'appui de cette appréciation très générale, je citerai quelques preuves de fait, empruntées à notre Moyen âge. En premier lieu, je puis signaler la sujétion des femmes. La vassale de tout fief royal ne pouvait contracter mariage sans la triple autorisation de son père, de son seigneur et de son roi. Parfois même, le seigneur la pouvait marier d'office, dès qu'elle avait atteint l'âge de douze ans, précisément l'âge nuptial à Rome, car la conservation du fief dominait tout². Le code Beaumanoir reconnaît au mari le droit de battre sa femme, « pourvu que mort ne s'ensuive³ ». Le mari a aussi le droit légal de mettre à mort sa femme surprise en flagrant délit d'adultère, et, pour cette exécution, il peut réclamer l'aide de son fils⁴.

Mais si l'adultère physique était châtié avec férocité, l'adultère spirituel, au contraire, était exalté par la morale chevaleresque et même religieuse. On avait nettement séparé l'âme du corps : pour l'époux, la possession matérielle; pour l'amant, le cœur et les sentiments quintessenciés. Telle était du moins la théorie, et elle s'étale dans toute une littérature pleine de subtiles divagations

1. D'Abbadie, *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*.

2. Legouvé, *Hist. morale des femmes*, p. 93.

3. Beaumanoir, tit. LVII.

4. *Summa cardinalis Hostiensis*, lib. V : *De adulteriis*.

érotiques. Mais les fabliaux, les légendes, les romans, les poésies, les chroniques nous renseignent copieusement et crûment sur ce que valait la moralité sexuelle, celle du corps, au beau temps de la chevalerie. Est-il besoin de rappeler encore qu'à la fin du Moyen âge l'extraordinaire rapidité avec laquelle se propagea la syphilis équivalait pour la société contemporaine à un certificat authentique de mauvaises vie et mœurs.

A d'autres points de vue, cependant, l'institution médiévale de la chevalerie fut moralement utile : elle excita au courage, au sacrifice de soi-même, à l'héroïsme, au respect de la parole donnée, à la fierté du caractère ; mais ce ne fut qu'une morale de caste. Le serment du chevalier lui faisait bien une obligation de soutenir le bon droit des faibles, des orphelins, des veuves, mais seulement les droits des faibles de bonne maison. Pour le serf, il n'y avait pas de droit. La canaille, la *piétaille*, était foulée aux pieds pendant la paix, exterminée pendant la guerre. On sait d'ailleurs que les prétendus « droits de la guerre » étaient des plus larges et que, lors des sacs de ville, par exemple, ils atteignaient les limites extrêmes de la férocité et de la brutalité ; que, s'il s'agissait de révoltes serviles et surtout de guerres religieuses, la fureur devenait de la frénésie.

Les pénalités juridiques attestent aussi fort éloquemment la férocité réelle des instincts et des mœurs. En passant seulement, j'énumère les supplices les plus ordinaires : l'amputation du nez, des oreilles, des lèvres, de la langue, le pilori, la pendaison, la décollation, la roue, le bûcher, l'écartèlement, etc.

Nous ne saurions donc admirer beaucoup la morale pratique du Moyen âge ; ses qualités ne compensent point ses défauts et, à coup sûr, elle est en parfait désaccord avec la morale chrétienne, je dis la morale théorique, sur laquelle elle aurait dû se modeler. Mais cette morale religieuse elle-même, telle qu'elle était comprise et formulée, prête fort à la critique. En fait, elle s'était beaucoup trop

confinée dans la règle et l'observance des pratiques religieuses. Il est permis de supposer, que les yeux de l'Eglise étant trop constamment fixés sur le ciel, elle voyait mal ce qui se passait sur la terre. Même quand les théologiens condamnaient des actes réellement criminels et non de simples infractions aux rites religieux, ils le faisaient en se déterminant d'après des considérations de métaphysique religieuse. Ainsi, l'avortement fut un crime pour l'Eglise, non pas au point de vue de l'utilité sociale, mais simplement parce que, d'après la doctrine théologique, le fœtus, dès qu'il s'animait, c'est-à-dire dès qu'il exerçait d'appréciables mouvements dans la matrice, était supposé pourvu d'une âme immortelle et, par suite, voué aux flammes éternelles s'il mourait sans baptême. Telle est même encore actuellement la doctrine catholique. La terreur de l'enfer, c'était là le grand moyen d'action du clergé et rien ne lui coûtait pour l'inspirer; on s'y efforçait surtout en recourant aux descriptions les plus épouvantables de ce séjour d'horreur réservé au pécheur impénitent. D'après une légende, saint Macaire, ayant un jour trouvé un crâne qui avait autrefois appartenu à un prêtre païen, eut avec cette relique osseuse d'un damné, dans laquelle l'âme était évidemment revenue pour la circonstance, une conversation qui lui fit connaître d'intéressantes particularités sur l'enfer. L'enfer, dit le crâne révélateur, était un océan de feu, mais un océan de proportions tellement grandioses que ses vagues embrasées s'élevaient au-dessus des âmes pécheresses d'une hauteur égale à celle de notre ciel au-dessus de la terre¹. Comme Macaire, une foule d'écrivains ecclésiastiques ont décrit les supplices infernaux avec les plus minutieux détails, exactement comme s'ils y avaient assisté. Les démons grimaçant, le soufre ou le plomb en fusion, les fourches avec lesquelles les tortionnaires retournent les suppliciés : rien de tout cela ne nous est

1. Lecky, *History of European morals*, II, p. 220.

resté inconnu. Pour des ignorants à l'esprit crédule, de pareilles imaginations sont terrifiantes ; or, la terreur n'ennoblit point les caractères. Certains commentaires étaient propres à dépraver plus encore le fidèle, par exemple même une assertion de saint Grégoire d'après laquelle les justes, les hôtes du paradis, pourraient contempler à leur aise les tourments des réprouvés et, par contraste, goûter plus voluptueusement leur paradisiaque béatitude¹.

Ce raffinement cruel est une forme catholique d'une idée de Lucrèce touchant le contentement égoïste, que peut éprouver un spectateur en sûreté sur le rivage alors qu'il assiste de loin à un naufrage. Mais on ne saurait dire que ces doctrines soient très moralisantes.

Il en est bien d'autres, qui méritent la même critique, par exemple la nécessité, au point de vue chrétien, de ne pas trop aimer ses parents. Saint Grégoire raconte que, pour cette faute, un moine mourut subitement et qu'ensuite il fut révélé à une nonne, que l'âme du défunt avait dû subir trois jours de purgatoire « pour avoir trop aimé sa mère² ». Si je cite ces quelques traits de morale chrétienne, c'est uniquement à titre de spécimens pris parmi beaucoup d'autres. Afin de juger sainement cette éthique ecclésiastique, qui fut, au moins en théorie, celle de notre Moyen âge, il faut aussi ne pas oublier que les vertus glorifiées par le Christianisme sont surtout des vertus déprimantes : la douceur, l'humilité, le renoncement, la résignation quand même, et que ces prédications s'adressaient particulièrement à une foule asservie et obligée de subir sans résistance tous les abus de la force et du bon plaisir.

Par le triomphe et la diffusion du Christianisme, une transformation profonde s'était donc accomplie dans l'éthique européenne. Avec raison, on a remarqué que ce

1. *Ibid.*, pp. 223-227.

2. Lecky, *loc. cit.*, II, p. 435.

changement s'était effectué en féminisant l'idéal. Dans l'antiquité gréco-latine, les vertus glorifiées étaient spécialement viriles ; c'étaient le courage, la grandeur d'âme, le patriotisme héroïque. Au contraire, le Christianisme préconisa surtout la mansuétude, l'humilité, le détachement des choses de ce monde.

Sans doute, par habitude, par tradition, par instinct naturel, un certain patriotisme pouvait subsister encore ou renaître çà et là dans le monde féodal ; mais l'amour de la patrie était logiquement en flagrant désaccord avec le principe même du régime social et politique ainsi qu'avec celui de la religion. Ce qui reliait entre eux les membres de la société médiévale, c'était surtout des contrats, des obligations d'homme à homme.

Le feudataire jurait fidélité à son suzerain et, sous peine de félonie, il devait tenir son serment, répondre à l'appel du seigneur et l'assister dans ses guerres, que celui-ci eût tort ou raison. De son côté, le suzerain devait protection à son vassal ; mais, dans tous ces accords, il n'est nullement question de la patrie en général, et, en effet, l'histoire nous montre que les nobles, surtout les plus grands, les hauts et puissants seigneurs, s'en préoccupaient fort peu. Le patriotisme, qui s'incarna dans Jeanne d'Arc, fut un sentiment qu'on peut appeler plébéien et laïque. Par essence, le principe de la doctrine chrétienne est nettement antipatriotique. Pour le chrétien conséquent, la vraie patrie, c'est la patrie céleste ; le lien entre les fidèles, c'est la communauté de la foi, pour laquelle il ne saurait exister de frontières. Sur ce point capital, les trois grandes religions sémitiques, le Judaïsme, le Mahométisme et le Christianisme, sont d'accord.

Mais, la littérature, la scolastique, même la science médiévales déposent dans le même sens. Toutes les œuvres de cette époque, du moins celles qui ont quelque prétention élevée, sont écrites en latin. Boccace détruisit lui-même ses œuvres de jeunesse, composées en

langue vulgaire. Dans une lettre que lui écrivit Pétrarque, ce dernier déclare aussi qu'il a eu parfois l'intention de traiter de même tous ses écrits en langue populaire, mais qu'il ne l'a pu à cause de leur dispersion¹. Dans une autre lettre à son ami Boccace, le même Pétrarque lui avoue qu'il n'a pas lu son *Décameron*, « écrit pour le vulgaire et en prose », mais que, pour lui être agréable, il a pris la peine de lui traduire de l'italien en latin, l'histoire de *Grisélidis*, qu'il lui envoie².

V. — LA SCIENCE MÉDIEVALE

Au Moyen âge, ni l'état social ni l'état mental n'étaient donc favorables aux progrès de la science, de la vraie science d'observation, ou à ceux de la philosophie. L'Eglise dominait tout, en s'appuyant sur le bras séculier, et, pour les livres dits sacrés, elle professait le respect rigoureux, que les musulmans éprouvent encore pour le Coran; une seule science, chimérique par essence, la théologie, dégénérée en scolastique, dominait et opprimait toutes les autres. Du reste, il était bien entendu que toute science venait de Dieu par l'intermédiaire d'Adam. Le Seigneur, croyait-on, avait infusé dans l'esprit de notre premier père l'essentiel de toutes les connaissances, afin que l'éponyme du genre humain transmitt ce savoir à sa postérité. On racontait même que les petits-fils d'Adam, les fils de Seth, avaient gravé une partie de ces précieuses notions sur deux colonnes, l'une en briques, l'autre en pierres, et Flavius Josèphe rapporte, que, de son temps, l'une de ces colonnes, celle en pierres, que n'avait pu détruire le déluge, subsistait encore en Syrie³. L'astrologie faisait partie du don intellectuel fait par la divinité

1. *Lettres de Fr. Pétrarque à J. Boccace*, trad. V. Develay, 1894 (lettre XIX).

2. *Ibid.* (lettre XXVIII).

3. Fl. Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. I, ch. II.

au premier homme¹ ; aussi fut-elle largement cultivée durant le Moyen âge, surtout pour prédire la destinée des individus, les grands événements, même les accidents météorologiques, tempêtes, tremblements de terre, peste, etc., ou bien pour se guider dans les incidents de la vie privée, par exemple, pour connaître quelle serait l'heure propice à la célébration d'un mariage, etc.².

Par une curieuse inconséquence, une œuvre païenne, l'*Organon* d'Aristote, traduit par Boèce, devint le livre de chevet des scolastiques du moyen âge ; car cet ouvrage ne renfermait rien de contraire à la foi catholique. La métaphysique du Stagirique, comme on disait alors, fut estimée presque autant que les doctrines sacrées. Le texte d'Aristote, mis au-dessus de toute critique, fournissait même des prétextes à des discussions passionnées et creuses, à de simples cliquetis de mots.

L'esprit philosophique et scientifique était donc opprimé par l'Église et dévoyé par la scolastique ; mais, nonobstant et au moins dans les derniers siècles du Moyen âge, l'ardeur pour l'étude était vive : il ne lui manquait que des aliments sérieux. Le dogme était intangible ; il défiait l'examen, mais il se rattachait pratiquement à mille choses. Inversement, tout ce qui n'avait pas trait au dogme était ou négligé, comme chose dépourvue d'intérêt, ou bien traité d'après les idées d'Aristote et de Platon, du premier surtout, devenu une sorte de Père profane de l'Église.

Au Moyen âge, les écoles, les écoles supérieures, universités et collèges, sont nombreuses et naissent d'elles-mêmes ; mais l'enseignement est purement mnémonique. « L'ancienne sophistique est pleinement ressuscitée, seulement elle est déguisée en scolastique. Ce que l'on admire surtout, ce à quoi l'on s'exerce, c'est à une sorte d'escrime verbale. Il s'agit d'argumenter dex-

1. A. Franklin, *Vie privée d'autrefois*, p. 4.

2. Cibrario, *Econ. polit. moyen âge*, I, p. 338 ; II, p. 50.

trement, d'avoir toujours à son service, pour défendre une proposition quelconque, des arguments à foison. Que ces arguments soient de nulle valeur, il n'importe. »

A. En même temps, l'instruction, cette instruction si médiocre elle-même, était interdite aux vilains, « pour l'honneur des hommes libres du royaume »¹. Par un certain côté, cette mesure, si profondément inique en elle-même, fut peut-être salutaire. Grâce à elle, la grande masse de la population fut soustraite à l'influence directe d'une culture insensée, plus propre à dépraver l'esprit qu'à le fortifier. Les matières enseignées, les sept arts libéraux, se répartissaient en deux catégories, le *trivium* et le *quadrivium*. Or, le *trivium* comprenait seulement la grammaire, la rhétorique et la dialectique, sciences vaines. Le *quadrivium*, c'était la musique, c'est-à-dire le plain-chant, et les sciences mathématiques, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, plutôt dégénérées qu'accrues depuis l'antiquité. L'astronomie versait tout naturellement dans l'astrologie ; l'arithmétique et la géométrie sont sciences essentiellement subjectives et, par elles-mêmes, peu propres à affranchir les esprits.

La cosmographie des Pères de l'Eglise établissait encore, que la Terre est un disque plat, entouré par les eaux de la mer et supportant le dôme cristallin des cieux. Même au temps de Christophe Colomb, on pensait que la Terre finissait au point de jonction de la voûte céleste et de la mer². Les comètes étaient considérées comme des astres malfaisants, par suite vivants, et leur queue faisait pleuvoir sur la terre divers fléaux, « les maladies, la peste et la guerre ». Même leur conduite envers les hommes finit par être jugée si coupable qu'un pape, Calixte III, lança sur elles les foudres ecclésiastiques. Pourtant, tous les papes ne furent pas de mentalité aussi primitive. Au XI^e siècle, un prêtre aquitain, Ger-

1. A. Tourmagne, *Histoire du servage*, p. 532.

2. Draper, t. III, p. 82.

bert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, mais après avoir étudié à l'Université arabe de Cordoue, vulgarisa, dit-on, la connaissance des chiffres dits arabes et leur valeur de position conformément au système décimal¹. On rapporte, en outre, que le même pape construisit des sphères, observa les étoiles au moyen de tubes, inventa un orgue hydraulique², etc.

A vrai dire, Gerbert ne fut que le vulgarisateur de connaissances importées d'ailleurs. Dans les conditions où vivait la société médiévale, l'invention devait forcément se limiter à des procédés industriels, eux-mêmes entravés par les règlements des corps de métier. Les savants ou soi-disant tels n'étudiaient que quelques ouvrages antiques, tolérés ou acceptés par l'Église. La médecine médiévale ne fut guère qu'une collection de recettes et d'ordonnances, où les herbes et la diète jouaient le principal rôle. Puis les simples de l'Orient, du Levant, fournis par le commerce, détrônèrent ou éclipsèrent les plantes indigènes. Leur emploi restait d'ailleurs empirique et l'on expliquait leur action réelle ou prétendue telle par des théories ridicules.

Quand on connut Hippocrate, Galien et quelques traités arabes, on ne chercha pas plus loin, et l'on se borna à étudier ces textes vénérables, quoique laïques, avec la même inintelligence que les textes sacrés. On y pensait trouver tous les secrets de la nature. Or, tout progrès médical était impossible, car la physiologie n'était pas encore née et l'anatomie pratique était prohibée, puisque toute dissection eût été un sacrilège.

Des écrivains, sans doute pour soulager la mémoire, mirent en vers cette science médicale illusoire. On peut citer notamment Gilles de Corbeil, qui écrivit une sorte de dictionnaire de médecine, par ordre alphabétique, en quinze cent vingt-cinq vers hexamètres. Ce recueil mé-

1. Cibrario, *Écon. pol. Moyen âge*, t. II, p. 23.

2. Paroz, *Hist. de la pédagogie*, p. 72.

dico-poétique, intitulé *Antidota*, fut publié à la fin du XII^e siècle¹.

La science ne pouvait donc fleurir durant le Moyen âge. Pourtant, plus d'une découverte future s'y élaborait inconsciemment par des efforts ou des hasards individuels, par des voyages, par des relations commerciales, par des procédés industriels, en somme par des observations et des expériences résultant de l'usage même de la vie, mais sans ordre ni méthode. Le Moyen âge eut conscience de son infirmité mentale, et quelques bribes de la science antique, religieusement conservées, lui suffirent.

Pour la philosophie, l'infériorité fut bien plus profonde encore.

VI. — LA PHILOSOPHIE MÉDIEVALE

N'est-ce pas même manquer de respect à l'idée exprimée par le mot « philosophie » que d'attribuer une philosophie au Moyen âge ? Pourtant, de graves auteurs ont composé de gros ouvrages pour décrire cette pseudo-philosophie, bien qu'elle s'évapore alors qu'on l'examine ; car ce n'est qu'une science de mots, et elle ne pouvait guère être davantage. Née dans les cloîtres, elle était par cela même mort-née. Fille de la théologie, elle ne pouvait être plus substantielle que sa vénérable mère. Comment des hommes parqués en état de ségrégation monastique, se séparant systématiquement, autant que la nature humaine le permettait, du monde réel et vivant, auraient-ils réussi à créer une philosophie sérieuse ? Dans leur esprit même, la foi étroite aux dogmes de la religion paralysait et stérilisait l'activité intellectuelle. En dehors d'eux, dans le milieu social, tout était combiné pour étouffer la pensée libre, et le bras de l'Église s'abat-

1. Cibrario, *loc. cit.*, t. II, p. 8.

tait sans pitié sur quiconque était soupçonné non pas même d'impiété, mais d'hérésie.

Pourtant, l'intelligence, comme toutes les fonctions physiologiques, a besoin de s'exercer. Chez certains hommes, le cerveau a faim d'idées, comme l'estomac d'aliments, et, à condition que ces idées n'eussent rien de substantiel, l'Église les tolérait. Tromper cette faim de l'esprit, qu'on ne pouvait apaiser, ce fut là l'office et l'utilité de la scolastique.

La scolastique, la science des écoles médiévales, était « la servante de la théologie ». On la tolérait, mais à condition qu'elle se maintînt dans des limites rigoureusement tracées. La vraie, la seule science légitime était la science divine : la théologie. La scolastique, science à demi profane, quoique née dans les écoles abbatiales et épiscopales, devait, en tout et pour tout, se subordonner à la théologie, ne jamais se mettre en contradiction avec la Bible expliquée par les Pères de l'Église, les Conciles et les papes. L'École pouvait coordonner en système les vérités révélées qu'enseignait la théologie ; elle n'avait pas le droit de les examiner¹. Heureusement que la métaphysique de Platon et d'Aristote, en tant qu'elle ne contredisait point les dogmes, ouvrait une sorte de champ d'exercice aux amateurs de discussions et de dissertations. De la philosophie sérieuse des penseurs grecs, de celle qu'avaient inspirée l'observation sagace et l'expérience, il ne pouvait être question. À l'inverse de cette philosophie expérimentale, qui partait des faits pour remonter aux idées générales, la scolastique faisait profession de voir tout en Dieu et de descendre de la divinité pour embrasser et comprendre l'ensemble des connaissances.

À quelle date commença la scolastique ? On ne le saurait bien dire. C'était la philosophie de l'Église et elle a dû naître bien avant le Moyen âge. En réalité,

1. J. Paroz, *Histoire de la pédagogie*, p. 70.